

# LE REPAS EUCHARISTIQUE<sup>1</sup>

<b>Introduction</b>	<b>1</b>
<b>1. LA TABLE DE LA PAROLE :</b> <b>un enseignement qui se mange et se boit</b>	<b>5</b>
<b>1.1. La Parole-saveur</b>	<b>7</b>
<b>1.2 La Parole-nourriture</b>	<b>18</b>
<b>1.3 La Parole-union</b>	<b>25</b>
<b>2. LA TABLE DE LA CHAIR ET DU SANG :</b> <b>une chair et du sang qui se mange et se boit</b>	<b>29</b>
<b>2.1 La chair et le sang défigurés</b>	<b>30</b>
<b>2.2 La chair et le sang transfigurés</b>	<b>35</b>
<b>2.3 La chair et le sang crucifiés</b>	<b>43</b>

---

<sup>1</sup> Ce texte est extrait du mémoire Chair et Sang § 1.2 et 1.3. La première partie (1.1 et 1.2) a été donnée au cours annuel des Psaumes et Cantiques bibliques de 2018, la deuxième partie (1.3 et 2) à celui de 2019.

## Introduction

Dans notre culture de style écrit, où nous avons été formatés par un système scolaire où nous avons passé notre temps à lire et à écrire et relativement peu à prendre la parole, nous finissons par croire que la connaissance s'acquiert uniquement par la lecture et l'écriture. Nous avons appris à « dévorer des yeux » la connaissance mais pas à la « dévorer par la bouche ». De ce fait, il ne nous viendrait pas à l'esprit que l'acquisition de la connaissance soit un repas qui, comme tout repas qui se respecte, passe par la bouche.

Pourtant, comme le confirment des vérifications scientifiques, l'audition d'une parole ne se fait pas uniquement par les oreilles : les enregistrements montrent que les muscles laryngo-buccaux répètent de façon microscopique les sons entendus. On ne se contente donc pas d'écouter la parole avec ses oreilles, on mange aussi cette parole avec sa bouche. Je pense qu'on devrait sans doute faire la même constatation avec la lecture silencieuse. Mais notons bien que la lecture silencieuse est une invention relativement récente. Pendant des siècles, la lecture a toujours été une lecture à voix haute. On rejoint ici le globalisme du Jeu mis en évidence par Marcel Jousse : ce qui semble n'être perçu que par un des sens est également perçu par tous les autres sens.

En tout cas, telle n'est pas la conception d'un milieu de style oral comme le milieu ethnique palestinien où la connaissance est un repas qui se mange. Dès l'origine, la Bible place l'Humain dans un Jardin de Plaisance - et non dans une bibliothèque - où la connaissance du bon et du mauvais nous est présentée comme un arbre que l'Humain ne doit pas manger, mais qu'il mangera pour son malheur. Dans l'Évangile, il n'est question que de manger. Tout commence par un repas de noce, celui de Cana, où il est surtout question de boire un vin qui vient à manquer. Tout finit par le repas de la Cène où le Dieu-Homme se donne à manger et à boire. Entre deux, ce Dieu-Homme a nourri les foules avec cinq pains et deux poissons et a souvent comparé la Royance des Cieux à un repas de nocces où sont invitées dix vierges, où d'autres invités se dérobent, où l'un des invités de force n'a pas revêtu la robe qu'il faut... Et après la Résurrection, c'est en mangeant du pain grillé que Iéshoua confirme auprès de ses appreneurs qu'il n'est pas un fantôme et c'est à un repas final qu'il convie ses appreneurs après la pêche miraculeuse de cent cinquante-trois gros poissons.

Marcel Jousse en appliquant le terme d'« intussusception » à la connaissance veut nous faire redécouvrir que celle-ci est un repas qui doit donc, en particulier, passer par la bouche et pas seulement par les yeux. En effet, le mot « intussusception » est un terme de la biologie ainsi défini par le dictionnaire Larousse ; « (lat. *intus*, dedans, et *suscipere*, recevoir). *Biol.* Introduction, dans un corps organisé, d'un suc, d'une substance, qui sert à son accroissement : *les animaux et les plantes s'accroissent par intussusception* ». Marcel Jousse le reprend donc pour l'appliquer, non seulement à la nourriture physique, mais aussi à la nourriture psychique et pneumatique. De même que nous nous nourrissons, nous autres êtres humains, en portant à notre bouche les aliments, de même nous nous nourrissons intellectuellement et spirituellement en portant la connaissance à notre bouche.

La Table de la Parole

La connaissance intellectuelle ou psychique porte sur la connaissance scientifique et poétique de la Nature qui constitue le Réel du Monde d'En Bas. La connaissance spirituelle ou pneumatique porte sur la connaissance de la Réalité du Monde d'en Haut. Les deux sont profondément liées parce que, pour s'exercer, la fonction symbolique, qui permet d'accéder à la connaissance du Monde d'En Haut, s'exerce d'abord sur le Réel du Monde d'En Bas qui est la manifestation de la Réalité du Monde d'En Haut, geste pour geste.

La nourriture physique est la nourriture du corps, la nourriture psychique est la nourriture de l'âme, la nourriture pneumatique est la nourriture de l'esprit. Toutes constituent un repas et devraient donc passer par une manducation. C'était le cas dans les milieux traditionnels qui, d'ailleurs ne séparaient pas connaissance psychique et connaissance pneumatique et les transmettaient dans l'oralité globale de la mémorisation. Ce n'est plus le cas dans notre culture occidentale scolarisée.

Seule l'Eglise garde encore un vestige de la manducation de la connaissance dans la Liturgie qui fut, à l'origine, la transmission de mémoire de la Parole de Dieu, avant l'apparition de l'imprimerie qui, en généralisant la lecture, a fini par tuer la mémoire. Et ce n'est pas anecdotique que le cœur de la religion chrétienne soit un repas, le repas de la Messe. Ce repas de la Messe est d'ailleurs un double repas : le repas de la Parole de l'Enseigneur et le repas de la Chair et du Sang de cet Enseigneur. Marcel Jousse a beaucoup insisté sur la complémentarité indissociable de ces deux repas. Complémentarité que l'Eglise catholique et les Eglises protestantes n'ont pas toujours su conserver. L'Eglise catholique a privilégié le repas de la Chair et du Sang qu'elle a eu tendance d'ailleurs, à une certaine époque, à réduire à la simple présence eucharistique par la perte de la communion fréquente et par la majoration des saluts du Saint Sacrement. Les Eglises protestantes ont majoré l'importance de la Bible par des services liturgiques où l'essentiel réside dans la prédication.

Mon exposé voudrait vous aider à reprendre conscience de cette réalité de la Messe comme un double repas : celui de la manducation de l'Enseignement et celui de la manducation de l'Enseigneur.

En ce qui concerne la manducation de l'Enseignement, qui correspond à la Liturgie de la Parole dans le catholicisme et qui est l'héritière de la synagogue, elle est devenue une simple écoute de la Parole. A défaut de pouvoir en refaire une véritable manducation à ce moment-là, nous avons l'avantage avec Marcel Jousse de pouvoir le refaire avant ou après la Liturgie.

Mais si l'enseignement est un repas, il doit en comporter toutes les étapes. Il commence donc par une manducation et une mastication où les mots ne sont pas seulement mangés par la bouche, mais aussi goûtés et dégustés. Il se poursuit par une digestion qui échappe à la conscience et passe par une période de latence où elle semble disparaître suivie d'une période d'assimilation où elle se désorganise pour se réorganiser afin de devenir nôtre. S'en suit la nutrition où, comme le nutriment est porté aux cellules par le sang pour les nourrir, la connaissance est assimilée par notre mémoire pour nourrir notre intelligence et notre esprit. Enfin, nous trouvons une sorte d'excrétion qui est l'oubli.

C'est ce que nous allons développer dans une première partie intitulée : La Table de la Parole : un enseignement qui se mange et se boit, avec trois chapitres : la Parole-saveur, la Parole-nourriture, la Parole-union.

En ce qui concerne la manducation de l'Enseigneur, qui correspond à la Liturgie eucharistique et qui est l'héritière de la liturgie sacrificielle du Temple, il s'agit, non seulement d'un repas mais d'un repas sacrificiel. Il s'agit, en effet, de manger la chair d'un Enseigneur, « livrée pour nous » et de boire le sang d'un Enseigneur, « versé pour nous et pour la multitude ».

C'est ce que nous allons développer dans une seconde partie intitulée : La Table de la chair et du sang : une chair et sang qui se mange et se boit, avec trois chapitres : la chair et le sang défigurés, la chair et le sang transfigurés, la chair et le sang crucifiés.

## 1. LA TABLE DE LA PAROLE : un enseignement qui se mange et se boit

Réciter = manger

Rabbi Iéshoua est celui qui se mange et se boit essentiellement parce qu'il est un enseignant. En effet, dans le milieu ethnique palestinien, et spécifiquement dans le milieu pédagogique rabbinique, l'enseignement repose essentiellement sur la mémorisation globale : les disciples sont en réalité, toujours et partout, des « appreneurs par cœur ». C'est là le grand apport de l'œuvre anthropologique de Marcel Jousse de nous avoir rappelé et démontré que la méthode pédagogique des rabbis d'Israël repose essentiellement sur la mémorisation. Tout l'enseignement des maîtres est structuré pour être facilement appris par cœur. Toute la méthode pédagogique consiste à faire apprendre par cœur les leçons du maître.

Cette mémorisation est une mémorisation globale, avec la participation de tout le corps : importance du rythme et du balancement corporel, importance de la rythmo-mélodie et des gestes expressifs. Voici quelques extraits du Talmud qui le confirment :

« Berouya, femme de Rabbi Meïr, trouva un Talmîd  
qui apprenait à voix basse.  
Et elle le heurta du pied  
et elle lui dit :

« Si (ta Torâh) est modelée  
dans tes 248 membres,  
celle-ci se gardera.  
Et si ta Torâh n'est pas modelée  
dans tes 248 membres,  
celle-ci ne se gardera pas ». »

« Un certain Talmîd était à Rabbi Eliezer  
qui mishnaïsait à voix basse.  
Après trois années,  
il oublia son Talmoûd. »

« Rabbi Shemouel disait à Rabbi Iéhoudah :  
« Mémorisateur, ouvre ta bouche  
et mikraïse.  
Ouvre ta bouche  
et mishnaïse<sup>2</sup>  
afin qu'elle soit stable en toi  
et que tu allonges ta vie. »

Mais si cette mémorisation est globale, elle passe, en particulier, par la gesticulation laryngo-buccale. Mémoriser, c'est d'abord réciter avec sa bouche et sa gorge. Pour le milieu ethnique palestinien, très gestuel et très analogique, les gestes de la récitation laryngo-buccale sont analogues à ceux de la mastication des aliments. D'où l'analogie réciter = manger.

Nous avons déjà cité plus haut ce texte du livre de l'Exode qui établit un lien très net entre manducation du pain azyme et mémorisation de la Tôrah :

---

<sup>2</sup> Le *mikrâ* est le criage du texte hébraïque et la *mishnâ* est le commentaire du texte. A partir de ces mots hébraïques, Marcel Jousse forge les mots *mikraïser* = crier le texte hébraïque et *mishnaïser* = commenter.

« Pendant sept jours tu mangeras des azymes  
et le septième jour aura lieu une fête en l'honneur de YHWH.  
Durant sept jours, on mangera des azymes  
et l'on ne verra pas chez toi de pain levé.  
On ne verra pas chez toi de levain  
dans tout ton territoire.  
Ce jour-là, tu donneras à ton fils l'explication que voici :  
« C'est à cause de ce que YHWH a fait pour moi,  
lors de ma sortie d'Egypte.  
Ce rite te tiendra lieu de signe sur la main  
et de mémorial sur le front,  
**afin que la Tôrâh de YHWH soit toujours sur tes lèvres**  
car c'est YHWH qui, par sa force, t'a fait sortir d'Egypte. »  
(Ex 13, 6-9)

Malachie souligne, pour sa part, le lien entre la bouche du prêtre et l'enseignement :

« C'est aux lèvres du prêtre de garder le savoir  
et c'est de sa bouche qu'on recherche l'instruction. »  
(Ml 2, 7)

Ezéchiel nous montre Dieu faisant manger le rouleau à son prophète avant de l'envoyer enseigner le peuple. Cette manducation du rouleau est, en réalité, un analogème de la manducation-mémorisation de la Parole de Dieu :

« Et je vis et voilà une main envoyée vers moi  
et voilà en elle un rouleau-compteur.  
Et elle déroula celui-ci devant moi,  
et il était écrit en dedans et en dehors.  
Et écrites sur lui étaient des lamentations  
et des Mélopées et des Malédictions.

Et il me dit :  
« Fils d'homme  
ce que tu trouves, mange-le.  
Mange le rouleau que voici  
et va, parle à la maison d'Israël ».  
Et j'ouvris la bouche  
et il me fit manger ce rouleau.

Et il me dit :  
« Fils d'homme,  
ton ventre va manger  
Et tes entrailles vont se remplir de ce rouleau  
que moi je te donne ».  
Et je le mangeai et il fut dans ma bouche  
comme un miel de douceur.

Et il me dit :  
« Fils d'homme,  
va-t-en vers la maison d'Israël  
et tu leur diras mes Paroles... »

Et il me dit :  
« Fils d’homme,  
toutes les Paroles que je te dis,  
retiens-les par cœur  
et de tes oreilles, écoute-les.  
Et va-t-en auprès des captifs,  
auprès des fils de mon peuple  
Et tu leur parleras et tu leur réciteras :  
Ainsi parle le Seigneur Iahvé... »  
(Ez 2, 9 – 3, 1-5, 10-11)

Quant à Jérémie lui-même, il se révèle à nous comme un « dévoreur » de la Parole de Dieu :

« Quand tes Paroles se présentaient,  
je les dévorais. »  
(Jr 15, 16)

Mais cette analogie gestuelle n’est pas qu’extérieure, elle va plus profondément. En effet, de même que la nourriture et la boisson matérielles provoquent des saveurs dans la bouche de celui qui mange et qui boit, de même la manducation-bibition de la Parole de Dieu peut déclencher des saveurs dans la bouche du récitateur-mémorisateur. Et de même que la nourriture et la boisson matérielles nourrissent physiquement le corps humain, de même la Parole de Dieu constitue une véritable nourriture intellectuelle (pour l’âme) et spirituelle (pour l’esprit). Ce n’est pas sans raison que Marcel Jousse parle à ce sujet d’« intussusception », mot qui désigne le fait que tous les êtres vivants vivent et se développent en portant la nourriture à l’intérieur d’eux-mêmes. Comme dit l’Ecriture, « l’homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ».

C’est cette analogie profonde que nous allons analyser maintenant en étudiant successivement : la Parole-saveur, la Parole-nourriture, la Parole-union.

### 1.1 La Parole-saveur

La récitation-mémorisation est une manducation, non seulement parce qu’elle met en jeu les mêmes muscles laryngo-buccaux que la nutrition physique, mais aussi et surtout parce qu’elle constitue un véritable régal, pour la bouche récitante, non pas seulement au sens imagé mais au sens bien réel. La parole du maître se savoure, avec une véritable sensation physique de la bouche. André Spire, élève de Jousse, a analysé ce plaisir de la bouche, que ressent le récitateur, dans son livre : *Poésie et plaisir phonétique*. Au sujet de cette saveur dans la bouche qui récite, voici ce que nous dit Marcel Jousse :

« Jamais nourriture et breuvage récitationnels ne furent plus méticuleusement savourés que par la bouche et la *nâfshâ*-gorge de ce peuple de dégustateurs verbaux.

« En face d’eux, notre génial et vieux Paul Claudel n’est encore qu’un enfant, « incertain entre le beurre et le miel », même quand il dit à ses récitants : « Les mots sont comme les vins. On les goûte de l’arrière-gorge, du dos et de la pointe de la langue, des gencives et des lèvres. »

« Le mot « euphonie » doit, en effet, reprendre son sens étymologique qui est, non pas celui du plaisir de l’oreille mais le plaisir de la bouche qui récite... »<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard 1975, p. 51 note 11.

Ce plaisir de la bouche qui récite est double. Il provient de la beauté rythmique de la Parole et de la bonté savoureuse de cette Parole.

#### **La belle Parole de Dieu (He 6, 5)**

La beauté de la Parole de Dieu tient à plusieurs facteurs : sa concision formulaire ; ses allitérations consonantiques ou assonances vocaliques ; son rythme-mélodisme ; son sémantico-mélodisme.

#### *Concision formulaire*

En effet, le milieu ethnique palestinien est un milieu de style global-oral et donc un milieu formulaire. Les formules globales et orales utilisées par ce milieu pour s'exprimer sont des formules traditionnelles, c'est-à-dire qu'elles ont été élaborées au cours des millénaires, reçues et reprises par tous :

« En effet, les formules du style oral formulaire sont la réussite linguistique, géniale et définitive de centaines et peut-être de milliers de générations. Ces générations successives se sont quotidiennement travaillées à faire des « outils verbaux », essentiellement utilitaires pour l'expression sociale et le portage traditionnel de leur science, de toute la science de leur milieu ethnique.

« Chaque individu, homme ou femme, de ce milieu ethnique, est donc quotidiennement entraîné, par son entourage et dès l'enfance, d'abord à la mémorisation et au portage des formules traditionnelles. Ensuite, selon ses aptitudes plus ou moins grandes, il s'entraîne lui-même à faire des assemblages personnels de ces formules ethniques. Il improvise ainsi, et toujours rythme-mélodiquement, des compositions nouvelles et individuelles qui, en valeur littéraire, diffèrent de la réussite de ses voisins dans la mesure où lui-même diffère de ses voisins par sa supériorité intellectuelle et par sa maîtrise des formules ethniques à l'usage de tous. »<sup>4</sup>

Cet usage traditionnel et millénaire a finement ciselé et patiné ces formules traditionnelles qui se caractérisent par leur brièveté (6 à 8 syllabes en général), leur simplicité (formules réduites au simple propositionnalisme : groupe-sujet, groupe verbal, groupe-complément, coordination et non pas subordination des propositions), leur parallélisme (balancement de deux ou trois propositions sémantiquement liées par synonymie, antithèse, synthèse).

Cette concision et cette simplicité formulaire ont l'avantage de n'être pas détruites par les traductions dans une autre langue. J'ai eu l'occasion d'entendre à plusieurs reprises la Passion-Résurrection récitée par deux acteurs selon le texte même traduit en français des évangiles et d'avoir ressenti très fort la beauté de cette concision et de cette simplicité.

#### *Allitérations consonantiques ou assonances vocaliques*

L'allitération consonantique est la répétition des mêmes sonorités à l'initiale de plusieurs syllabes ou mots, c'est-à-dire la répétition de la même consonne. L'assonance vocalique est la répétition, à la fin de deux mots ou de deux vers, de la même voyelle accentuée.

Voici quelques exemples d'allitérations consonantiques empruntées aux proverbes populaires, à la littérature ou à la publicité :

« Qui vivra verra. »

---

<sup>4</sup> Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard 1975, p. 70.



« Tout **feu**, tout **flamme**. »

« **Pierre** qui **roule**  
n'amasse pas **mousse**. »

« Non, il **n'**est rien que **Nanine n'**honore. » (Voltaire)

« Pour qui sont **ces serpents** qui **sifflent** sur vos têtes ? » (Racine)

« **Jim** joue les **Jules** en **JLB**  
**Jean** jubile en **jeans** **JLB**  
**Jenny** est **jolie** en **JLB**. »

« **Pilules Pink** pour **personnes pâles**. »

« **Untel**, le **fourreur** qui **fait fureur**. »

Voici quelques exemples d'assonances vocaliques empruntées à la Bible, aux proverbes populaires ou à la publicité :

« Au commencement créa (par sa Parole) **'Élôhim**  
les **shamayim** et la **'érés**;  
Et la **'érés** fut un **tohû** et un **bohû**  
et un **hosék** à la surface de la **tehôm**;  
Et le **Rûah d'Élohim**  
pulsait à la surface des **mayim**. » (Gn 1, 1-3)

« **Nul miel**  
sans **fiel**. »

« **Qui se ressemble**  
**s'assemble**. »

« **Telle bouche**  
**telle souche**. »

« **Trop gratter cuit**  
**trop parler nuit**. »

« **Aujourd'hui en fleur**  
**demain en pleur**. »

« **Bien dire** fait **rire**  
**bien faire** fait **taire**. »

« **Qui vole un œuf**  
**vole un bœuf**. »

« **Bricolez, bâtissez, décorez** à des **prix rabotés**. »

On peut même étendre les assonances, dans un schème rythmique, d'un balancement à un autre, sur l'ensemble des syllabes, et obtenir une sorte d'omni-asonance :

« Yatbào -'l - asdjâ'a bidjawâhiri lafzihi  
wa yaqra'o - 'l - asmâ'a bizawâdjiri wa'zihî. »

« Schafi'on molâ'on nabiiyon karîmon  
qasîmon djasîmon basîmon wasîmon. »

« Poignez vilain, il vous oindra  
Oignez vilain, il vous poindra. »

« Gal, amant de la Reine, alla, tour magnanime  
Galamment de l'arène à la tour Magne à Nîmes. »

Inutile de préciser que ces allitérations et ces assonances ne subsistent pas dans les traductions qui ne permettent donc pas d'en apprécier la beauté.

#### *Beauté rythmo-mélodique de la Parole*

Ces formules toutes faites sont donc des formules bien faites du point de vue textuel mais aussi du point de vue mélodique. Improvisations et récitations traditionnelles sont, en effet, comme le souligne Marcel Jousse dans la citation ci-dessus, toujours rythmo-mélodiées. Procéder autrement est inconcevable dans de tels milieux, voire considéré comme sacrilège :

« Mendel parfois s'asseyait dans la bibliothèque (de la synagogue) avec une chandelle qu'il avait apportée. Il ne se balançait pas en avant, en arrière ; **il ne psalmodiait pas** comme le devait un homme pieux. Il lisait en silence, les lèvres serrées... »<sup>5</sup>

C'est ce qu'enseignait déjà, depuis longtemps, le Talmud :

« Quiconque dit le Mikrâ sans mélodie  
et la Mishnâh sans psalmodie,  
Celui-là l'Écriture en dit:  
« Et certes Je leur ai donné  
des Préceptes qui ne sont pas beaux ». »<sup>6</sup>

Et nous pouvons relever, dans la Bible, d'autres confirmations que la Parole de Dieu était rythmo-mélodiée :

« **Cantiques** pour moi que tes volontés  
en ma demeure d'étranger. »  
(Ps 118, 54)

« Voici, tu (Ézéchiel) es pour eux (Israël) comme un **chant d'amour,**  
**agréablement chanté, bien accompagné de musique.** »  
(Ez 33, 32)

Pour le milieu ethnique palestinien, comme aimait à le répéter Marcel Jousse, Liturgie et Pédagogie coïncident :

<sup>5</sup> Ludwig LEWISOHN, *Israël, où vas-tu ?*, Stock, p. 23.

<sup>6</sup> Marcel JOUSSE, *Les Rabbis d'Israël*, Spes, 1929, p. XX.

« Tout est pédagogie en Israël, tout est *torah*, rythme aussi bien que concrétisme. L'un et l'autre ne sont pas des artifices poético-esthétiques, plaqués de dehors comme sur une chose morte et mythique. Ils sont la manifestation des grandes lois spontanées, jaillies du tréfonds même d'êtres humains qui pensent le *Réel* visible et invisible, l'expriment et le mémorisent avec tout leur corps vivant, avec tous leurs gestes mimeurs et balancés. **Israël n'a jamais consenti à séparer la Vérité et la Vie. Aussi la Beauté lui a-t-elle été donnée par surcroît.**

« Si la suprême Beauté est l'épanouissement intelligent de la Vie, la Torah ne peut donc être que le prestigieux mimodrame pédagogique où s'est méticuleusement incarné, pour Israël,

*tout ce que ses yeux ont vu,  
tout ce que ses oreilles ont entendu,  
tout ce qui est monté de son coeur,*

bref, toute la Geste palestinienne jouée sur tous les gestes palestiniens. »<sup>7</sup>

Toute vérité qui n'est pas célébrée est une vérité qui ne nourrit pas et n'éduque pas, comme le souligne Jean Borella :

« Dans un grand nombre de ces cas, ce sont les gestes et les figures qui sont premiers, et la verbalisation éventuelle qui est seconde. Encore faut-il ajouter que la verbalisation elle-même, quand il s'agit d'une Révélation, n'est *jamais* un acte de parole au sens exclusivement linguistique du terme, mais qu'elle est *toujours* prise dans une gestuelle et un chant, ainsi que l'a montré irréfutablement le P. Jousse (ce qu'il a appelé le rythme-mélodisme). Il ne s'agit pas d'un accompagnement adventice, mais d'un mode de communication synthétique dont les éléments sont indissociables, pour qu'il s'agisse d'une parole vivante *et* vivifiante. Plus généralement encore, un message sacré quelconque ne se communique jamais à l'aide d'un seul moyen d'expression : il n'y a pas de peinture sacrée comme telle, de musique sacrée, d'architecture sacrée, de parole sacrée, de danse ou de théâtre sacrés. Considérer une icône comme une œuvre esthétique est un pur contresens et un sacrilège. Il y a une liturgie totale : elle seule exprime vraiment le message. La non redondance des systèmes sémiotiques n'est qu'un aspect de leur synergie fonctionnelle : ils n'ont ni plus ni moins d'indépendance que nos différents sens. »<sup>8</sup>

#### *Beauté sémantico-mélodique de la Parole*

Un autre facteur de beauté est le sémantico-mélodisme. Non seulement la Parole de Dieu est rythme-mélodiée mais elle est aussi et indissociablement sémantico-mélodiée. C'est-à-dire que c'est une rythme-mélodie qui jaillit du sens même des mots, c'est la signification qui se fait mélodie. C'est la raison pour laquelle cette rythme-mélodie est modale plus que tonale. Le chant tonal est le résultat d'une codification, propre à la culture occidentale, qui a perdu le sens des nuances du langage. Le chant modal, lui, respecte ces nuances du langage et ne s'emprisonne pas dans des tons nettement définis mais joue sur une palette de tons, de demi-tons, de quart de tons auxquels nos oreilles occidentales ne sont plus habituées. On comprend que Marcel Jousse, pour ressusciter en France une tradition de style global-oral des évangiles, ait préféré s'inspirer de mélodies palestiniennes, de facture modale, recueillies à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle par Gustave Dalman. Gabrielle Desgrées du Loû en a fait une adaptation qui présente de belles réussites, même si tout n'est pas parfait.

#### *La grâce répandue sur les lèvres (Ps 44, 3)*

<sup>7</sup> Étienne BOUCLY, *La Mimique hébraïque et la rythme-pédagogie vivante*, Extrait des Cahiers Juifs n° 15, mai-juin 1935.

<sup>8</sup> Jean BORELLA, *Le mystère du signe*, Éditions Maisonneuve-Larose, Paris 1989, p. 143.

C'est à cause de cette beauté rythmique, verbale et mélodique, de la Parole, que, dans le milieu ethnique palestinien, un des synonymes de la récitation-mémorisation est la « grâce ».

« Mais en Israël, le parallélisme - tout comme la rythmique - a un caractère didactique et logique beaucoup plus qu'un caractère esthétique : on n'y connaît point encore "la Poésie pure".

« Ce caractère esthétique n'est cependant pas exclu. L'un des nombreux synonymes qui servent à qualifier la récitation, rythmiquement modulée, n'est-il pas *la Grâce* ? »<sup>9</sup>

Le psaume 44 et l'évangile confirment cette interprétation puisque la grâce peut être répandue sur les lèvres :

« La grâce est répandue sur tes lèvres. »  
(Ps 44, 3)

« Et tous lui rendaient témoignage  
et admiraient les mots de grâce  
qui étaient sortis de sa bouche. »  
(Lc 4, 22)

Il suffit de lire attentivement les textes suivants et de sentir combien grâce et parole se balancent, pour admettre l'équivalence grâce = parole rythmo-mélodique :

« La **Tôrâh** nous a été donnée par Moïse,  
mais la **Grâce** et la Vérité viennent par Iéshoua le Messie. »  
(Jn 1, 17)

« Vous n'êtes pas sous la **Tôrâh**,  
mais sous la **Grâce**. »  
(Rm 6, 14)

« ... la **doctrine** de Dieu notre Sauveur. Car la **Grâce** de Dieu, source de salut pour tous les hommes s'est manifestée, nous **enseignant**... »  
(Tt 2, 10-11)

« ... la **parole** de sa **grâce**... »  
(Ac 14, 3)

« Ne vous laissez pas égarer par des **doctrines** diverses et étrangères : car il est bon que le **cœur** soit affermi par la **grâce**, non par des **aliments** qui n'ont été d'aucun profit à ceux qui en usèrent. »  
(He 13, 9)

« Ils louaient Dieu et avaient la **grâce** (admiration s'exprimant dans les paroles) de tout le peuple. »  
(Ac 2, 47)

« ... la **grâce** du Saint-Esprit... Ils les **entendaient** en effet **parler**... »  
(Ac 10, 45)

---

<sup>9</sup> Marcel JOUSSE, *Les Rabbis d'Israël*, Spes 1929, p. XX.

« Je rends grâces (prononcer des paroles) à Dieu sans cesse à votre sujet  
pour la **grâce** de Dieu qui vous a été accordée dans le Christ Jésus;  
car vous avez été comblés en lui de toutes les richesses,  
toutes celles de la **parole**  
et toutes celles de la **science**. »  
(1 Co 1, 4-5)

La grâce de Dieu qui est, théologiquement, le don de Dieu aux hommes, n'est autre que sa Parole, non seulement parce qu'elle est source d'intelligence et de vie, mais aussi parce qu'elle est belle rythmiquement et sémantiquement.

#### **La bonne Parole de Dieu**

Parce que cette parole est belle, elle est agréable à goûter et à savourer, comme une nourriture matérielle qui flatte le palais. C'est le sens de l'invitation du psalmiste :

« Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur. »  
(Ps 33, 9)

La Parole de Dieu récitée rythmo-mélodiquement développe dans la bouche du récitateur de véritables saveurs, semblables à certaines saveurs alimentaires. C'est pourquoi nous trouvons, dans la Bible, de fréquentes assimilations de la Parole de Dieu à une boisson matérielle ou à un aliment matériel. D'où les analogies liquides ou solides.

#### *Analogies liquides*

##### Parole et eau

« Ruisselle ma doctrine comme la pluie,  
descende ma parole comme rosée,  
comme les ondées sur la verdure,  
comme les averses sur l'herbe. »  
(Dt 32, 2)

« A chaque pause, nul ne répliquait  
et sur eux, goutte à goutte, tombaient mes paroles.  
Ils m'attendaient comme la pluie,  
leur bouche s'ouvrait comme pour l'ondée tardive. »  
(Jb 29, 22-23)

« Des eaux profondes, voilà les paroles de l'homme,  
un torrent débordant, une source de vie. »  
(Pr 18, 4)

« Le conseil est une eau profonde dans le cœur humain,  
l'homme entendu n'à qu'à puiser. »  
(Pr 20, 5)

« Comme la pluie et comme la neige  
descendent des cieux et n'y remontent pas,  
sans avoir arrosé la terre, l'avoir fécondée et fait germer,  
pour qu'elle donne la semence au semeur et le pain comestible,  
de même la parole qui sort de ma bouche ne me revient pas sans résultat,  
sans avoir fait ce que je voulais et réussi sa mission. »

(Is 55, 10-11)

« Jésus, fils de Sira, Eléazar, de Jérusalem,  
qui a répandu comme une pluie la sagesse de son cœur. »  
(Si 50, 27)

Dans un commentaire du « Cantique des Cantiques », rapporté par le Talmud de Babylone, Rabbi Hanina ben Iddi nous explique, geste par geste, en quoi la Tôrah qui est la parole de Dieu est semblable à de l'eau :

« Sont comparables les Dabârs de la Torâh  
à de l'eau, car il est dit :  
« Vous tous qui avez soif,  
venez vers l'eau » (Is 55).

De même que l'eau  
(est) d'un bout du monde à l'autre bout,  
ainsi la Torâh  
(est) d'un bout du monde à l'autre bout.

De même que l'eau  
(est) la Vie pour le Monde,  
ainsi la Torâh  
(est) Vie pour le Monde.

De même que l'eau  
rafraîchit la néfesh,  
ainsi la Torâh  
...

De même que l'eau  
purifie l'homme de la souillure,  
ainsi la Torâh  
purifie le souillé de sa souillure.

De même que l'eau  
purifie le corps,  
ainsi la Torâh  
purifie le corps.

De même que l'eau  
tombe goutte à goutte  
et fait des fleuves et des fleuves,  
ainsi la Torâh  
...

Un homme apprend deux halakôt aujourd'hui  
et deux halakôt demain,  
jusqu'à ce qu'il soit fait  
comme un fleuve jaillissant.

De même que l'eau n'a rien d'agréable pour le corps  
tant qu'on n'éprouve pas la soif,

ainsi la Tôrah ne plaît pas à l'homme  
avant qu'il ne se sente attiré par elle.

De même que les eaux quittent l'endroit élevé  
et vont vers l'endroit bas,  
ainsi les Dabârs de la Torâh point ne demeurent,  
sauf en celui dont le savoir est abaissé.

De même que l'eau ne conserve pas sa fraîcheur  
dans des vases d'or ou d'argent,  
mais dans les vases les plus communs,  
ainsi la Tôrah ne demeure qu'avec celui  
qui se fait petit  
et ressemble à un vase d'argile.

Un grand personnage ne ressent aucune honte  
à demander de l'eau à boire à un inférieur ;  
il n'hésitera pas davantage à dire à un subalterne :  
« Enseigne-moi un chapitre, un verset,  
voire même une lettre de la Tôrah ».

Quiconque ne sait pas nager,  
risque de se noyer ;  
de même celui qui ne sait pas comment s'orienter  
à travers les paroles de la Tôrah  
et prendre des décisions en conséquence,  
sera lui aussi submergé. »  
(Rabbi Hanina ben Iddi, *Taanithya*, Talmud de Babylone)<sup>10</sup>

#### Parole et vin

« Tes discours, un vin exquis :  
il va droit à mon Bien-aimé,  
comme il coule sur les lèvres de ceux qui sommeillent. »  
(Ct 7, 10)

« Car je suis plein de paroles,  
oppressé par un souffle intérieur.  
En mon sein, c'est comme un vin nouveau cherchant issue  
et qui fait éclater des outres neuves. »  
(Jb 32, 18-19)

Ce texte fait allusion au mécanisme de l'inspiration qui fait jaillir les improvisations comme un vin nouveau faisant éclater les outres neuves. C'est aussi parce que l'inspiration qui fait jaillir les improvisations ressemble parfois chez l'improvisateur à une véritable ivresse. Ce fut le cas pour les Apôtres au matin de la Pentecôte lorsque l'Esprit-Saint leur donna de s'exprimer devant la foule :

« Tous étaient stupéfaits et se disaient, perplexes, l'un à l'autre :  
« Que peut bien être cela ? »  
D'autres encore disaient en se moquant :

---

<sup>10</sup> Cf. A. COHEN, *Le talmud*, Payot 1976, p. 184.

« Ils sont pleins de vin doux ! ». »  
(Ac 2, 12-13)

Il est également intéressant de remarquer que les bibliothèques ressemblaient à des celliers car les rouleaux étaient rangés dans des jarres, comme du vin dans des jarres identiques <sup>11</sup>.

Dans le Yalkout Chimeoni (Genèse § 20), collection de documents rabbiniques qui fut compilée vers le 13<sup>ème</sup> siècle, un passage attribué à rabbi Josué ben Lévi, qui vécut au 3<sup>ème</sup> siècle, nous décrit le Paradis<sup>12</sup>. On y lit ceci en particulier :

« Quand un juste arrive (au Paradis) ... ils (les Anges) lui disent : « Va, savoure le miel avec joie puisque tu t'es adonné à la tora qui est comparée au miel ; bois du vin qui a été conservé à l'état de raisin depuis les six jours de création, puisque tu as cultivé la [Torâh] qui est comparée au vin ». »

On notera l'analogie Tôrâh = miel et vin. Par ailleurs, on remarquera aussi que ce texte affirme que le vin a été conservé à l'état de raisin depuis la Création et qu'il sera donc du vin nouveau. Ce texte est certainement la clé de compréhension de la parole mystérieuse de Rabbi Iéshoua, après l'institution de l'Eucharistie :

« Je ne boirai plus désormais de ce suc de la vigne,  
jusqu'en ce jour-là  
où je le boirai avec vous, nouveau,  
dans le royaume de mon Père. »  
(Mt 26, 29)

Voici le commentaire de Marcel Jousse qui rapproche ces deux textes :

« J'ai regardé tous les commentaires, aucun n'a vu cette signification : c'est du vin qui est sorti immédiatement des grappes qui ont été conservées depuis l'origine du monde, depuis les six jours de la création. Comment voulez-vous que nous puissions comprendre des phrases pareilles si nous n'avons pas comme explication la grande tradition de ce milieu : « Bois du vin qui a été conservé à l'état de raisin – donc à l'état de vin nouveau – puisque tu as mémorisé la Tôrâh qui est comparable à du vin ». » <sup>13</sup>

#### Parole et lait

« Vous avez de nouveau besoin  
qu'on vous enseigne les premiers rudiments des oracles de Dieu,  
et vous en êtes venus à avoir besoin de **lait**,  
non de **nourriture** solide.  
Effectivement, quiconque en est encore au lait  
ne peut goûter la **doctrine de justice**,  
car c'est un tout petit enfant.  
Les parfaits, eux, ont la nourriture solide  
ceux qui, par l'habitude, ont le sens moral  
exercé au discernement du bien et du mal. »

<sup>11</sup> cf. Daniel ROPS, *Vie au Temps de Jésus Christ*, p. 338.

<sup>12</sup> Texte cité en entier dans *Le Talmud* d'A. COHEN, Payot, pp. 456-458 et commenté par Marcel JOUSSE en *Hautes-Études*, 19 avril 1944, 22<sup>ème</sup> cours, *Le monde présent et le monde à venir*, pp. 387-390.

<sup>13</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 19 avril 1944, 22<sup>ème</sup> cours, *Le monde présent et le monde à venir*, pp. 387-390.



(He 5, 11-14)

« Je n'ai pu vous **parler** comme à des hommes spirituels  
mais comme à des êtres de chair,  
comme à de petits enfants dans le Christ.  
C'est du **lait** que je vous ai donné à boire,  
non une **nourriture** solide,  
vous ne pouviez encore la supporter. »  
(1 Co 3, 2)

« Comme des enfants nouveau-nés,  
désirez **le lait non frelaté de la Parole**,  
afin que, par lui, vous croissiez pour le salut,  
si du moins vous avez **goûté** combien le Seigneur est bon. »  
(1 P 2, 2)

### *Analogies solides*

#### Parole et miel

« Les Paroles sont douces plus que le miel,  
que le suc des rayons. »  
(Ps 19, 11)

« Comme est douce à mon palais ta promesse,  
plus que le miel à ma bouche. »  
(Ps 119, 103)

« Tes lèvres, ma fiancée,  
distillent le miel vierge.  
Le miel et le lait  
sont sous ta langue. »  
(Ct 4, 11)

#### Parole et Pain

« Les disciples viennent de l'autre côté.  
Ils oublient de prendre des pains.  
Jésus leur dit :  
« Voyez ! Défiez-vous du levain  
des pharisiens et sadducéens. »  
Ils faisaient réflexion en eux-mêmes, se disant :  
« Nous n'avons pas pris de pains ! »  
Jésus le connaît.  
Il dit :  
« Pourquoi faire réflexion en vous-mêmes  
- minicroyants ! -  
que vous n'avez pas de pains ?  
Vous ne réalisez pas encore ?  
Vous ne vous souvenez pas  
des cinq pains pour les cinq mille ?  
Combien de couffins avez-vous pris ?  
Et les sept pains pour les quatre mille ?  
Combien de paniers avez-vous pris ?  
Comment ne réalisez-vous pas ?

Ce n'est pas à propos de pains  
que je vous ai dit :  
défiez-vous du levain  
des pharisiens et des sadducéens. »  
Alors ils comprirent qu'il n'avait pas dit  
de se défier du levain des pains  
mais de l'enseignement  
des pharisiens et des sadducéens ! »  
(Mt 16, 5-12 ; cf. aussi Mc 8, 14-21)

Dans ce récit, les Apôtres n'ont pas de pain et sont préoccupés de ce fait. Jésus les met en garde contre le levain des Pharisiens et la préoccupation des Apôtres crée un quiproquo. Matthieu explique clairement que Jésus vise la doctrine des Pharisiens, avec un jeu de mots, en araméen, entre *hamira* et *'amira*. Nous avons donc là encore un exemple de l'analogie pain-parole, où l'enseignement est ici assimilé à du levain qui fait lever la pâte.

Pour conclure toutes ces analogies alimentaires de la Parole de Dieu, voici un texte rabbinique qui récapitule les comparaisons entre la Tôrah et l'eau, le vin, l'huile, le miel, le lait :

« Si l'on objectait que, comme l'eau stagnante des flaques, les paroles de la *tora* pourraient s'immobiliser, comparons donc la *tora* au vin. Comme le vin fait ses preuves en se conservant, les paroles de la *tora* s'éprouvent en vieillissant en l'homme. Si l'on disait que l'eau ne réjouit pas le cœur, et les paroles de la *tora* non plus, comparons la *tora* au vin. Comme lui, ses paroles réjouissent le cœur. Alléguera-t-on que le vin est nocif pour la tête et le corps, et que les paroles de la *tora* sont également préjudiciables, alors comparons la *tora* à l'huile. Comme l'huile, les paroles de la *tora* apportent un réconfort au corps et à la tête. Mais l'huile d'une part, les paroles de la *tora* d'autre part ne sont-elles pas d'abord amères, et douces seulement plus tard ? Comparons la *tora* au miel et au lait ; leur douceur n'a d'égale que celle des paroles de la *tora*. Direz-vous que le miel contient des cellules de cire, bien désagréables, et que peut-être il est parmi les paroles de la *tora* certaines choses déplaisantes ? Bornons-nous au lait. Comme lui, les paroles de la *tora* sont pures. Mais on pourrait encore taxer le lait, et avec lui les paroles de la *tora*, d'insipidité. Comparons-les donc à un mélange de miel et de lait. Ensemble ils ne sauraient causer au corps le moindre malaise. Jamais non plus, les paroles de la *tora* ne produisent un effet délétère. » (*Cant. R.* 1, 2)<sup>14</sup>

## 1.2 La Parole-nourriture

### La rumination de la parole

La récitation-mémorisation est donc une manducation parce qu'elle correspond analogiquement à la même gesticulation laryngo-buccale et parce qu'elle est, comme la manducation matérielle, une réelle « savouration ». Mais elle est aussi une manducation parce qu'elle est une nutrition de l'intelligence et de l'esprit de l'Humain.

L'Humain, en effet, n'est pas un magnétophone qui enregistrerait mécaniquement ce qu'il a mémorisé. Les connaissances enregistrées par la mémorisation ne s'emmagasinent pas comme marchandises dans un entrepôt. Avec Marcel Jousse, il convient de passer d'une conception statique de la mémoire à une conception dynamique de la mémoire.

La mémoire humaine est essentiellement intelligence approfondissante : l'homme ne peut pas ne pas approfondir ce qu'il a mémorisé. La mémoire humaine est un estomac qui reçoit, digère et assimile ce qui est mémorisé. La mémoire humaine est une intussusception

<sup>14</sup> A. COHEN, *Le talmud*, Payot 1976, p. 185.

qui porte à l'intérieur de soi ce qui est à l'extérieur pour alimenter et nourrir l'intelligence de l'Homme.

« La mémoire humaine, ou plus justement *la* mémoire, est essentiellement intelligence. Il ne faut pas confondre mémoire et perroquetisme, ce qu'on fait trop souvent. Un perroquet n'a pas de mémoire, pas plus qu'un disque.

« La mémoire, la vraie mémoire, la seule mémoire est un perpétuel approfondissement. Un homme, un récitateur de génie ne récite jamais deux fois *sémaniquement* la même récitation. Si les gestes ethniques laryngo-buccaux sont identiques, ou tout au moins analogues, les mimèmes individuels sous-jacents s'enrichissent et se multiplient indéfiniment.

...

« La vraie mémoire est donc intelligence approfondissante. Voilà pourquoi toutes les grandes civilisations passées ont été des civilisations de récitateurs. Dans leurs récitations, les hommes de génie mettaient les gestes de toute leur vie d'approfondissement. »<sup>15</sup>

Lorsque la mémorisation porte, en particulier, sur l'enseignement d'un maître, elle va permettre d'approfondir la pensée de ce maître, et, petit à petit, la propre pensée de l'apprenant va se modifier et se modeler sur celle de son maître. Cette identification de la pensée de l'apprenant avec celle de son maître semble se réaliser d'autant mieux que l'apprenant cherche moins à analyser, décortiquer, gloser cette pensée, qu'à se la répéter inlassablement.

En effet, la pensée d'un maître est profondément une, comme le maître lui-même est profondément un. Mais cette unité, le maître ne peut la communiquer en une seule fois : il est obligé de la successiver dans son enseignement. Il est donc essentiel, pour l'apprenant, de suivre la successivation de l'enseignement pour pouvoir en percevoir l'unité, sinon il risque de n'y voir que morcelage et dispersion. Ce qui est enseigné aujourd'hui éclaire ce qui a été enseigné hier et ce qui a été enseigné hier éclaire ce qui est enseigné aujourd'hui. S'imprégner de la pensée d'un véritable maître suppose un aller-retour constant entre les différentes successivations de son enseignement, au gré des circonstances de temps, de lieux, de personnes et d'événements, du début à la fin, et de la fin au début.

Et ce qui est vrai de la parole d'un maître humain est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de la Parole de Dieu. La mémorisation devient d'autant plus intelligence approfondissante, qu'elle se fait remémoration incessante :

« Mémoriser pour comprendre. Vous comprendrez d'autant mieux que vous aurez mémorisé davantage parce que tout sera en vous en puissance obédiente. La mémoire, c'est la compréhension par le dedans des gestes **répétés** et rejoués.

« La mémorisation qui demeure perdurablement exige la remémoration qui répète inlassablement. »<sup>16</sup>

C'est ce que nous rappelle si justement Rabbi Ismaël :

« Point n'est comparable  
celui qui répète sa leçon à celui qui répète sa leçon  
pour la centième fois pour la cent-et-unième fois. »  
(bab. Hagigah, 9b)

<sup>15</sup> Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, pp. 78, 80.

<sup>16</sup> Marcel JOUSSE, *Laboratoire de Rythmo-pédagogie*, 17 mars 1937, 14<sup>ème</sup> cours, *Le mimodrame du Pain et du Vin*, p. 259.

Et Marcel Jousse de nous dire encore :

« A force de reprendre, on comprend mieux, mais cela n'a pas été assez travaillé dans nos milieux. On croit que c'est en « lessivant », en glosant un texte qu'on le comprend. On ne fait que le diluer. Je n'aime pas la glose, je n'aime pas la lessive. Je reprends dix, quinze et vingt fois une belle récitation et elle s'approfondit au fur et à mesure. **Ce n'est pas en glosant qu'on comprend, c'est en récitant toujours de plus en plus.** On a dit que Iôhânân a médité, glosé, refait l'enseignement de son Maître, dans ce qu'on appelle l'Évangile johannique. C'est une immense erreur anthropologique ! Il n'a fait que re-réciter l'enseignement de Rabbi Iéshoua, et au fur et à mesure qu'il le récitait, il le comprenait davantage et ce n'est pas du tout en le glosant.

« Si bien que dans mes mémoires scientifiques, mon idéal, c'est d'arriver au style de Rabbi Iéshoua : un cristal sans espèce de paille pour que vous puissiez les apprendre par cœur parce que tout s'explique par des reflets d'autres passages. Malheureusement, vous ne savez pas par cœur toute mon œuvre, et vous me demandez de vous lessiver, de diluer, de gloser...

« Les grands, très grands stylistes, ce sont des stylistes qu'on ne glose pas, qu'on ne commente pas, mais qu'on apprend mot à mot par cœur et qu'on apprend tout entier par cœur. Et c'est par la totale maîtrise de leur œuvre qu'il y aura un approfondissement par le dedans. Ces hommes n'ont qu'une pensée centrale qui irradie sous forme d'étoiles, mais qu'il faut toujours ramener au centre. C'est une façon d'apprendre et de comprendre qui nous est totalement inconnue. On délaie pour faire clair. C'est une erreur. Il faut au contraire condenser pour être clair, mais pour condenser, il faut être soi-même très profond. Nous faisons trop et nous ne savons pas comprendre en profondeur. »

17

Cette remémoration incessante de la Parole de Dieu, la tradition monastique la qualifie de « ruminant de la Parole », autre analogie typiquement alimentaire :

« Il donna son cœur à la méditation des Écritures, en les ruminant de mémoire dans une prière continue, telle une brebis douée de logos. »<sup>18</sup>

« Lorsque tu écoutes les Écritures ou les lis, tu manges ; lorsque tu médites ce que tu viens d'entendre ou de lire, tu rumines afin d'être un animal pur et non impur. »<sup>19</sup>

« Tout animal qui rumine est pur. Il rumine la nourriture qui lui est propre, c'est-à-dire le logos qui, du dehors pénètre en nous de la même façon que la nourriture, par la catéchèse, et de l'intérieur est renvoyé, de cette sorte d'estomac qu'est la pensée, vers la mémoire de la raison. »<sup>20</sup>

### **Le repas de la Sagesse**

Lorsqu'on rumine ainsi la Parole, vient alors un moment béni, où cette Parole devient « de l'eau dans la bouche », « un miel pour la bouche ». Ce n'est pas uniquement pour le plaisir phonétique de prononcer cette Parole, comme nous venons de le voir plus haut, c'est aussi pour le plaisir sémantique qui se dégage de cette ruminant, quand la Parole prend enfin sens pour nous.

Ce n'est pas pour rien que le mot « sagesse » et le vieux mot français équivalent « sapience » viennent du latin *sapere* = *goûter*. La sagesse est une dégustation sémantique de la Parole tout autant qu'une dégustation phonétique de cette Parole. C'est lorsque la bouche récitante, à force de mâcher et de ruminer sans cesse la Parole, ressent un véritable plaisir

---

<sup>17</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 22 janvier 1941, 7<sup>ème</sup> cours, *La mémorisation de la rythmo-catéchisation*, p. 97.

<sup>18</sup> Vie de Jean Colobos.

<sup>19</sup> Saint Augustin.

<sup>20</sup> Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*, III: 11-76.

phonétique et sémantique que l'âme commence à ressentir un sentiment de plénitude et de rassasiement.

De même que « grâce » est un synonyme de la belle parole rythmo-mélodique, de même « sagesse » est un synonyme de la belle parole sémantico-mélodique.

Voilà pourquoi la Sagesse palestinienne (*hokmâ*, en hébreu) dresse la table et invite à venir manger et boire ce qu'elle a préparé :

« La Hokmâ a **bâti sa maison**,  
elle a taillé ses **sept colonnes**.  
Elle a immolé sa victime, elle a mélangé son vin,  
puis elle a **ordonné** sa table.  
Elle a envoyé ses servantes pour **crier**  
sur les sommets des hauteurs de la ville:  
« Quiconque est non instruit, qu'il vienne ici ! »  
et au Manquant de cœur, elle dit :  
« Venez, mangez mon pain  
et buvez le vin que j'ai mêlé.  
Quittez la non-instruction et vous vivrez  
et marchez dans la voie de la Binâh (prudence). »  
(Pr 9, 1-6, traduction de Marcel Jousse)

Marcel Jousse retrouve dans ce texte un certain nombre d'expressions pédagogiques, qui montrent à l'évidence que ce repas de la sagesse est celui de la récitation-mémorisation :

#### ***Bâtir une maison***

Tout d'abord, la Sagesse bâtit sa maison, la maison pédagogique, l'école, tout comme le Rabbi palestinien reçoit dans sa maison d'école ses apprenants qui partagent sa vie et le servent, c'est-à-dire apprennent ses leçons.

De cette Maison pédagogique, le Rabbi est le Maître, « le Maître de Maison ». Cette expression n'a pas, en français, la résonance pédagogique qu'elle a dans le milieu rabbinique. Le Maître de maison est plus qu'un propriétaire, c'est un maître de construction, un architecte.

Les Rabbis se comparent, en effet, à des **constructeurs** parce qu'ils sont des **instructeurs** ; à des édificateurs parce qu'ils édifient en édifiant :

« Là, sans métaphore et à la lettre, « instruire », c'est « bâtir » l'Homme, presque « recréer » l'Homme, mimodramatiquement, intellectuellement, moralement. Par son Instruction qui est Construction, et quasi Création, l'Abbâ engendre ses Berâs « à son image et à sa ressemblance » gestuelles et globales. Il est dans ses Berâs et ses Berâs sont en lui, geste propositionnel par geste propositionnel et donc geste interactionnel par geste interactionnel. On est ce qu'on sait. »<sup>21</sup>

C'est de cette métaphore *instruire = construire* que joue Rabbi Shaoûl de Giscala dans les textes suivants :

« ...la Parole de sa grâce  
qui a la puissance de construire l'édifice. »  
(Ac 20, 32)

---

<sup>21</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 357.

« Car la construction que vous êtes  
a pour fondations les apôtres et les prophètes  
et pour pierre d'angle le Christ Jésus lui-même.  
En lui toute construction s'ajuste et grandit  
en un temple saint dans le Seigneur.  
En lui, vous aussi, vous êtes intégrés à la construction  
pour devenir une demeure de Dieu dans l'Esprit. »  
(Ep 2, 20-22)

C'est dans l'équivalence *instruire* = *construire* que réside la logique gestuelle de la Maison sur la pierre et la Maison sur le sable. Pourquoi celui qui s'instruit construit-il une maison ? Parce que s'instruire, c'est se construire :

« Celui qui apprend ces leçons et les rejoue avec tout son être, construit sa construction qui est instruction, sur la pierre. Celui qui apprend ces leçons et ne les rejoue pas avec tout son être, construit sa construction qui est instruction, sur le sable. »<sup>22</sup>

C'est aussi dans l'équivalence *instruire* = *construire* que réside la logique gestuelle de cette parole de Jésus :

« Si quelqu'un m'aime,  
il gardera ma Parole  
et mon Père l'aimera  
et nous viendrons à lui  
et nous ferons chez lui notre demeure. »  
(Jn 14, 23)

Celui qui s'instruit construit une maison que Dieu peut habiter.

C'est toujours à cause de cette équivalence *instruire* = *construire* que les Rabbis appelaient leurs disciples des « Fils ». En effet, étymologiquement, en hébreu et en araméen, fils = ben = berâ c'est le « bâti », le « construit ». <sup>23</sup>

C'est encore à cause de cette équivalence *instruire* = *construire* que Jean-Baptiste peut dire aux Pharisiens :

« Dieu pourrait de ces pierres-ci tirer des fils pour Abraham. »

Il y a, en fait, un double jeu de mots, un, au niveau des sons :

« Dieu pourrait de ces *abenayyâ* tirer des *benayyâ* pour Abraham. »

un, au niveau du sens :

« Dieu pourrait de ces pierres *construire* des *instruits* pour Abraham. »

---

<sup>22</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 195.

<sup>23</sup> cf. Marcel JOUSSE dans *La Manducation de la Parole*, p. 105 note, p. 182, note 28; *Le Parlant, la Parole et le Souffle*, p. 228.

« Saint Jean Baptiste se trouve devant les Pharisiens qui lui disent : « Nous avons Abraham pour père, pour Abbâ ». Et Iôhânân l'Immergeur répond : « Elâhâ pourrait de ces pierres-ci mettre debout des fils pour Abraham ».

« Quelle espèce de rapport y a-t-il entre *Pierre* et *fils* ? Il y a ce rapport, c'est qu'en araméen, *Pierre* c'est *abenayyâ* et *fils* c'est *benayyâ*. Et en plus vous avez *mettre debout*. C'est qu'en effet, les *benayyâ* qui sont les fils, les disciples, les appreneurs, les récitants, se tiennent debout devant leur Enseigneur.

« Vous avez là trois mécanismes qui sont absolument araméens : d'abord ces jeux de mots : *abenayyâ* avec *benayyâ* et en plus, le geste des pierres qui sont levées, des *abenayyâ* debout comme les *benayyâ* debout pour réciter, et c'est pour cela que vous avez ce mot de Iéshoua que vous ne traduisez presque jamais dans son sens original, quand les appreneurs, les *benayyâ* de Iéshoua lui disent : « Qui sera *rab* dans la Malkoutâ de Shemmayyâ ? » - Qui sera, au fond, le maître, le recteur de cette Université ? - Iéshoua prend un petit enfant et le met debout au milieu d'eux. Entendez-vous bien cela ? Il le met debout et il leur dit :

*Si vous ne répétez  
et ne redevenez  
comme des écoliers  
point vous n'entrerez  
dans la Malkoutâ de Shemmayyâ. »*<sup>24</sup>

Le Maître de Maison, c'est donc l'Instructeur regroupant des appreneurs, c'est quelqu'un qui est suffisamment instruit en Tôrâh, pour que son renom lui attire de nombreux appreneurs :

« Lorsqu'il s'est familiarisé avec (la Tôrâh) elle se dévoile à lui face à face, et s'entretient avec lui de tous ses mystères cachés et de toutes les voies secrètes qui sont restées dissimulées en son cœur depuis les temps premiers. Cet homme est alors véritablement initié à la Tôrâh, il est un « maître de la maison », car elle lui a révélé tous ses mystères, ne lui en taisant ni dissimulant aucun. »<sup>25</sup>

Un certain nombre de paraboles de Jésus font allusion à ce Maître de Maison, en particulier :

« Tout Rabbi bien instruit  
en le Royaume des Cieux  
à quoi sera-t-il comparable ?  
A un homme,  
un Maître de maison,  
qui sort, de son trésor,  
du nouveau et du vieux. »  
(Mt 13, 52)

#### *Tailler sept colonnes et ordonner sa table*

Il nous est également dit que la Sagesse « a taillé sept colonnes et ordonné sa table ». Pour Marcel Jousse, il s'agit là d'une allusion aux septaines de récitatifs dont se composaient souvent les colliers-compteurs de ces enseignants, septaines que l'on retrouve spécialement dans l'Évangile de Matthieu, en particulier, le collier-compteur de l'enfance de Rabbi Iéshoua.

<sup>24</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 23 février 1944, 15<sup>ème</sup> cours, *La logique intraduisible des métaphores*, p. 274.

<sup>25</sup> *Zohar* II, 94 b, Seuil 1980, p. 83.

N'oublions pas, en effet, que, dans ces milieux de mémorisateurs, il y avait nécessité de mettre de l'ordre dans l'ensemble des récitatifs appris pour n'en oublier aucun, et de les regrouper par sept, pour en faciliter le portage et la vérification. C'est à cette mise en ordre, cette ordonnance d'une récitation, que renvoient les mots : *sidra* en hébreu, *sadâr* en araméen, *taxis* en grec.

#### **Crier**

Crier : *sharâk* comme *karâ* sont des mots à résonance pédagogique, car ils servent à désigner l'acte de crier rythmo-mélodiquement le texte sacré. Ce sont ces mots qui constituent la racine de Coran et de Miqrâ, le Miqrâ étant le criage du texte hébraïque à la synagogue.

Nous trouvons en Isaïe un appel similaire à celui de la Sagesse à venir boire et manger. Une comparaison du texte hébraïque avec la traduction targoûmique est très instructive car *avoir soif* et *manger* sont traduits par *apprendre* et *recevoir le Memrâ* tandis que *vin et lait* sont traduits par *doctrine* :

#### Texte hébreu

« O tous qui avez soif, venez vers les eaux,  
même quiconque n'a pas d'argent.  
Venez, achetez et mangez,  
venez, achetez, sans argent  
et sans paiement, du vin et du lait.  
Pourquoi dépenseriez-vous votre argent pour ce qui n'est pas du pain  
et votre travail pour ce qui n'est pas rassasiement ?  
Écoutez, écoutez-moi et vous mangerez ce qui est bon  
et se délectera de friandises (de graisse) votre néfesh.  
Inclinez votre oreille et venez vers moi  
écoutez et vivra votre néfesh. »  
(Is 55, 1-3)

#### Targoûm

« O quiconque veut **apprendre** qu'il vienne et **apprenne**  
même quiconque n'a pas d'argent.  
Venez, écoutez et **apprenez**,  
venez écouter sans paiement et sans mamôn  
une **doctrine** qui est bonne plus que le vin et le lait.  
Pourquoi dépenseriez-vous votre argent pour ce qui n'est pas pour manger  
et votre travail pour ce qui n'est pas pour rassasier ?  
Recevant, **recevez mon Memrâ** et vous mangerez ce qui est bon  
et se délectera votre néfesh.  
Inclinez vos oreilles et **recevez mon Memrâ**,  
écoutez et sera sustentée votre néfesh. »

#### **Hokmâ et Torâh**

Si tous ces textes montrent à l'évidence que le repas de la Sagesse est un repas pédagogique, ils nous révèlent aussi que cet enseignement à manger et boire est celui de la Tôrâh, puisque « celui qui se saisit de la Tôrâh reçoit la Hokmâ » :

« Ainsi fait celui qui craint le Seigneur,  
celui qui **se saisit de la Tôrâh reçoit la Hokmâ**.  
Elle vient au-devant de lui comme une mère,



comme une épouse vierge, elle l'accueille.  
Elle le nourrit du pain de la prudence,  
elle lui donne à boire l'eau de la sagesse. »  
(Si 15, 1-3)

D'ailleurs, pour le palestinien, Sagesse et Tôrah ne font qu'un, comme le montrent les textes suivants :

« Tout cela n'est autre que le livre de l'alliance du Dieu Très Haut,  
la Tôrah promulguée par Moïse...  
C'est elle qui fait abonder la Hokmâh comme les eaux du Phisôn,  
comme le Tigre à la saison des fruits,  
qui fait déborder l'intelligence comme l'Euphrate,  
comme le Jourdain au temps de la moisson,  
qui fait couler la discipline comme le Nil,  
comme le Gihôn aux jours des vendanges. »  
(Si 24, 23)

« C'est lui qui est notre Dieu  
aucun autre ne lui est comparable.  
Il a scruté la voie entière de la connaissance  
et l'a commise à Jacob, son serviteur,  
à Israël, son bien aimé.  
Ainsi elle est apparue sur terre  
et elle a conversé chez les hommes.  
Elle est le Livre des préceptes de Dieu,  
la Tôrah qui subsiste éternellement. »  
(Ba 3, 36 – 4, 1)

Et c'est parce que l'enseignement de la Tôrah devait être gratuit :

« La Tôrah a été donnée dans le désert  
ainsi que le feu et l'eau.  
Ceux-ci étant gratuits,  
il doit en être de même pour la Tôrah.  
Quiconque a soif vient et boit. »<sup>26</sup>

que le texte d'Is 55, 1 cité ci-dessus fait allusion à la gratuité de ce qui est à boire et manger :

« O tous qui avez soif, venez vers les eaux,  
même quiconque n'a pas d'argent.  
Venez, achetez et mangez,  
venez, achetez, sans argent  
et sans paiement, du vin et du lait. »

### 1.3 La Parole-union

Nous venons de voir que tout rabbi palestinien, comme la Sagesse palestinienne, dresse la table de son enseignement et y invite ses apprenants.

---

<sup>26</sup> R. Simeon ben Yohaï, *Mekhil Yéthro* 5.

Le rabbi palestinien est un « pasteur » = « un faisant-manger » puisqu'il fait mémoriser et remémorer incessamment ses leçons par ses appreneurs qui sont ses « brebis ». De même que l'idéal du pasteur est que ses brebis puissent manger à leur faim et avoir la vie en abondance, de même l'idéal du rabbi palestinien est que ses appreneurs puissent manger ses leçons et y puiser la vie en abondance.

Mais l'idéal du rabbi palestinien, comme de tout maître véritable, va encore plus loin. Le véritable enseignant, qui déjà s'investit tout entier dans son enseignement, souhaite, non seulement, donner la vie par son enseignement, mais encore et surtout donner **sa** vie par son enseignement :

« Nous insistons [...] sur le sens qu'il faut donner au mot « geste ». Quand on nous dit que c'est un « simple geste », on ignore toute la nature anthropologique du geste. Il n'y a pas de « simple geste ». Tout geste est peu ou prou global. Tout geste est tout l'homme. Réformation est *re--*création. Il ne devrait pas y avoir d'enseignement superficiel. Quand on a donné son souffle, il faut donner tout son être. Donner un enseignement, c'est donner la vie, ou mieux encore, donner **sa** vie.

« Dans ce milieu palestinien se fera toujours entendre la fameuse demande pour des enseignants vivants et actionnants. « Faites-nous des tout-puissants et des tout-sachants qui marchent devant nous », pour qu'ils **marchent en nous**, en nous donnant leur vie.

« On ne donne pas seulement sa vie à quelqu'un en mourant pour lui. On donne aussi vraiment sa vie à quelqu'un en vivant pour lui et **en lui**. Le vrai vivificateur continue donc à vivre en soi-même, mais plus pour soi-même. En effet, il commence dès lors à vivre avec une telle puissance et une telle surabondance qu'il **vit aussi dans le vivifié**. Le vrai vivificateur doit se donner sans s'abandonner.

« Pour le vivificateur-enseignant, donner sa vie à quelqu'un sera alors lui donner tous ses gestes vivants, tout son mimodrame vital et global. D'emblée, l'enseigné pourra dire :

*Ce n'est plus moi qui vis,  
c'est l'Enseignant qui vit en moi.*

Toujours nous verrons se jouer cette loi de l'unification, du retour à *l'un*, exprimée par Iéshoua dans sa prière après la Cène :

*Qu'ils soient un  
comme nous sommes un.*

« L'Enseignant s'identifie globalement avec son enseignement mimé, geste interactionnel par geste interactionnel, geste propositionnel par geste propositionnel. Aussi savoir sa science, c'est vivre sa vie, et vivre sa vie, c'est être son Etre qui, palestinienement, est *Bisrâ* et *Demâ* ! Chair et Sang.

« L'aboutissement mimismologique de ce vivant mimo et rythmo-catéchisme global devait donc être la manducation de l'enseignement par l'enseigné et finalement la manducation de l'Enseignant par l'enseigné. La seule logique humaine est la logique des gestes. »<sup>27</sup>

L'idéal de tout véritable enseignant est donc, non seulement de faire manger son enseignement, mais aussi et surtout de se faire manger, lui. Pourquoi ? Parce que le véritable enseignant est, selon l'expression de Marcel Jousse, un « geyser », une source de jaillissement perpétuel. Toute l'expérience profane ou spirituelle que le maître a accumulée en lui, s'y est profondément unifiée, dans une synthèse puissante, aux multiples harmoniques. Mais le maître ne peut communiquer d'emblée tout ce savoir organisé et unifié en lui. Il ne peut le

---

<sup>27</sup> Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, pp. 174-175.

transmettre que progressivement, pédagogiquement, par touches successives, sous forme de diamants à multiples reflets.

Le danger est grand pour ses disciples, de ne percevoir dans cet enseignement successif, que dispersion et incohérence, s'ils n'en perçoivent pas l'unité profonde. A son habitude, Marcel Jousse parle merveilleusement de ce centre créateur et unifié qu'est tout maître, et de ce centre de jaillissement, apparemment incohérent, qu'il constitue pour ses disciples :

« Dans une magnifique métaphore, M. Bergson a montré le créateur comme un centre perpétuel de jaillissement d'où, à chaque instant, partent des fusées créatrices propulsées par l'élan vital et qui retombent sous forme de matière morte.

« Nous pourrions étudier cette grande gesticulation créatrice dans tous les initiateurs, et parmi les initiateurs celui qui s'est révélé d'une grandeur plus qu'humaine : Rabbi Iéshoua de Nazareth. Plus que tous les autres créateurs et initiateurs, Rabbi Iéshoua a été ce centre incessant de jaillissement de fusées vivantes et c'est pour cela qu'il a eu, comme tous les créateurs initiateurs, autour de lui des disciples, des répéteurs, suivant la belle expression concrète araméenne de la racine *kabal*.

« Seulement, il est extrêmement difficile, pour ceux qui sont autour de ce centre de jaillissement, de coïncider, si j'ose dire avec Bergson, de coïncider avec ce centre de jaillissement qui se cristallise, sous la forme de diamants à multiples reflets, dans une expression verbale d'une richesse qui nous déconcerte.

[...]

« Quand un professeur plus ou moins créateur enseigne plusieurs cours par semaine, nous pouvons dire qu'il est lui-même un de ces centres de jaillissement diamantins, mais chaque jour il va proférer (ou plus exactement cela va se proférer hors de lui) des quantités de propositions qui vont apparemment avoir l'air disjointes. Si on ne fait pas d'effort pour coïncider profondément avec le centre de jaillissement, on ne verra, dans tout cela, qu'incohérence. Et c'est très juste. Il y a « incohérence » parce qu'il y a le jet hors du centre et cette espèce d'évasion forme évasement. Aussi, pour quelqu'un qui est du dehors et qui n'entend que cette sorte d'écho du tréfonds unique, il est pour ainsi dire normal qu'il ne trouve pas la possibilité de faire converger.

« Ce serait possible, seulement il faudrait se mettre à l'intérieur du système vivant qui propulse et c'est pour cela que les grands créateurs ne sont jamais compris que fragmentairement. Les grands créateurs ne font jamais de synthèse car la synthèse est en eux et ce serait, au fond, se remettre dans leur centre unique. Ils y sont. S'ils se projettent au dehors, c'est qu'ils se multiplient, se diversifient et, j'allais presque dire, se contredisent. »<sup>28</sup>

Manger l'enseignement, c'est donc manger les diamants aux reflets multiples mais successifs, morcelants voire incohérents, tandis que manger l'enseignant, c'est manger le centre de jaillissement où se fait l'unité. C'est donc ne plus retrouver l'unité de l'enseignement et sa cohérence profonde par un laborieux effort personnel d'ajustement, mais la recevoir en soi et l'avoir à sa disposition comme si cette source d'unité jaillissait, non plus de l'enseignant seul, mais également de l'apprenant :

« Encore beaucoup de choses, j'ai à vous dire,  
mais vous ne pouvez pas les porter maintenant.  
Mais quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité,  
il vous guidera dans toute la vérité ;  
en effet, il ne parlera pas de lui-même,  
mais de tout ce qu'il entendra,

---

<sup>28</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 25 avril 1939, 20<sup>ème</sup> cours, *La dispersion des leçons apocalyptiques*, pp. 285, 286-287.

il parlera  
et les choses à venir,  
il vous annoncera. »  
(Jn 16, 12-13)

Malheureusement, cet idéal professoral de se faire manger, comme centre de jaillissement unifiant l'enseignement, n'est pas à la portée de tous. Un seul a pu pousser la logique de gestes jusqu'au bout et faire déboucher la manducation de l'enseignement sur la manducation de l'enseigneur : Rabbi Iéshoua le Nazôréen.

## 2. LA TABLE DE LA CHAIR ET SANG : une chair et sang qui se mange et se boit

Au soir de sa vie terrestre, à la Cène, Rabbi Iéshoua va donc donner sa chair à manger et son sang à boire. Nous allons d'abord voir que le couple *chair-sang* est un couple formulaire, dans le milieu ethnique palestinien et que cet appariement formulaire a une signification profonde, dans ce même milieu, que nous allons découvrir.

### Le couple formulaire chair-sang

« Ceci est ma chair ... Ceci est mon sang. »

Nous nous retrouvons une fois de plus devant la grande loi du bilatéralisme et du formulisme. Le milieu ethnique palestinien est le milieu du bilatéralisme du début de la Bible à la fin, c'est-à-dire le milieu du balancement des choses par deux ou par trois :

« Contemple donc toutes les œuvres du Très Haut :  
toutes vont par paires, en vis-à-vis. »

(Si 33, 15)

Mais cet appariement est formulaire, c'est-à-dire stéréotypé, reçu une fois pour toutes, dans un milieu donné, soit pour des raisons naturelles : soleil-lune, ciel-terre, oiseaux du ciel-poissons de la mer, manger-boire... ; soit pour des raisons ethniques : taureau-bélier, chien-pourceau, Israël-Juda...

C'est le cas pour le couple formulaire chair-sang dans le milieu ethnique palestinien :

« Vais-je manger la chair des taureaux  
et boire le sang des béliers ? »

(Ps 49 , 13)

Ce couple formulaire chair-sang a été maintenu dans l'évangile johannique en grec, mais il a été brisé dans les évangiles synoptiques et remplacé par corps-sang. Marcel Jousse nous en donne une explication possible, tout en justifiant pourquoi il préfère le couple chair-sang :

« Comme nous voulons rester *anthropologiquement* dans le milieu ethnique palestinien, nous ne parlons jamais, selon le décalque grec, de Manducation du « corps », mais selon le terme palestinien original, conservé d'ailleurs dans l'Évangile johannique, nous parlons de Manducation de la « chair ».

« Le décalque du terme original araméen « bisrâ-chair » par le terme « sôma-corps », au neutre, et non pas « sarx-chair », au féminin, avait probablement pour but, entre autres raisons, de garder aussi total que possible, en grec, le parallélisme verbal et assonancé des deux récitatifs formulaires :

(araméen)	<i>Dên hou bisrî</i>	<i>Dên hoû demî</i>
(grec)	<i>Touto esti to sôma mou</i>	<i>Touto esti aîma mou.</i> » <sup>29</sup>

<sup>29</sup> Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, p. 111, note 8.

Le couple palestinien « chair et sang », en effet, n'est pas qu'une simple formule bilatérale. Elle a une signification très riche que nous allons essayer de développer.

## 2.1 La chair et le sang défigurés

**Chair et Sang = l'être tout entier**

« Qu'est-ce que c'est la Chair et le Sang ? Vous n'avez qu'à vous reporter à un très beau texte de l'Ecclésiastique (14, 18) où vous avez ceci comme comparaison :

*Comme la feuille qui monte sur l'arbre verdoyant  
dont l'une se flétrit  
et l'autre croît,  
ainsi des générations de chair et de sang :  
l'une périt  
et l'autre mûrit.*

« Ces générations de Chair et de Sang ? Ce sont les générations des hommes vivants. Voilà ce qui est important, la Chair et le Sang, car c'est l'homme en tant que vivant, l'homme = composé humain. Et cette chair, elle est solide ; et ce sang, il est liquide. Nous retrouvons donc là les deux éléments que recherche toujours le palestinien : le solide et le liquide. »<sup>30</sup>

De même, dans le Talmud, on trouve souvent la formule suivante pour introduire une parabole :

« A quoi sera-ce comparable ?  
à un roi de chair et de sang... »

L'apôtre Paul nous parle également de la chair et du sang, où visiblement il désigne les hommes en général :

« Aussitôt, sans consulter la chair et le sang... »  
(Ga 1, 16)

« Ce n'est pas contre des adversaires de sang et de chair  
que nous avons à lutter  
mais ... contre les Esprits du Mal ... »  
( Ep 6, 12)

Pourquoi le couple « chair et sang » désigne-t-il l'Humain tout entier ? Parce que le sang, c'est l'âme de la chair :

« Vous ne mangerez pas la chair avec son âme, le sang. »  
(Gn 9, 4)

« Oui, l'âme de la chair est dans le sang.  
Ce sang, je vous l'ai donné, moi,  
pour faire sur l'autel l'expiation pour vos âmes,  
car c'est le sang qui expie pour une âme. »  
(Lv 17, 11)

---

<sup>30</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 12 avril 1944, 21<sup>ème</sup> cours, *Le composé humain qui est la chair et le sang*, p. 373.

« Garde-toi seulement de manger le sang,  
car le sang, c'est l'âme,  
et tu ne dois pas manger l'âme avec la chair. »  
(Dt 12, 23)

Ainsi, la chair et le sang désigne l'Humain dans son unité d'être vivant. Rabbi Iéshoua, en nous donnant sa chair à manger et son sang à boire, nous donne donc la totalité de son être à recevoir :

« Nous sommes donc prêts maintenant pour traiter de l'épanouissement total de ce mécanisme : quand ce Rabbi enseigneur voudra, en tant qu'enseigneur, faire manger le pain de sa doctrine, faire boire le vin de sa récitation, ce sera sa Chair et ce sera son Sang entendu dans le sens vivant de composé humain unifié. Et ce qui pourrait être bilatéralisé dans la main de celui qui prend et mange, dans la main de celui qui prend et boit, ce qui pourrait être bilatéralisé s'unifie dans cette communion merveilleuse comme réalité : ce n'est plus seulement du pain et du vin, ce n'est pas seulement de la Chair et du Sang, mais c'est la plus formidable rythmo-catéchistique qui se puisse enseigner ici-bas. »<sup>31</sup>

« (Rabbi Iéshoua) sent que l'aboutissement logique d'une pédagogie, ce serait d'incarner tout l'être de l'enseigneur dans tout l'être de l'enseigné. Or, dans la psychologie palestinienne, quasi intraduisible pour nous, tout l'être humain c'est ce que la formule traditionnelle désigne par « la chair et le sang ».

« Aussi, avant sa réalisation effective, voyons-nous cette pédagogie, vraiment et littéralement globale, celle-là, exprimer son futur programme dans ce récitatif de la leçon sur le Pain de Vie :

*Quiconque mange ma chair et boit mon sang,  
celui-là a la Vie perdurable.*

« Mais qu'est-ce donc, cette « vie perdurable » ? Cette « vie du monde à venir » ? Ce n'est pas seulement l'Eucharistie que prennent quotidiennement bon nombre de catholiques. C'est aussi et en même temps la Bible qu'apprennent quotidiennement bon nombre de protestants.

« En face de cette véritable vivisection, l'anthropologie du geste humain aura à faire la synthèse vivante de la Cène palestinienne. Or, cette Cène palestinienne est *indissolublement* l'intussusception buccale, orale, de la Chair et du Sang de l'Enseigneur et l'intussusception buccale, orale, du Rythmo-catéchisme de cet Enseigneur. C'est ce que nous appelons la Cène et le Discours après la Cène.

« Non seulement la chair et le sang du Memrà fait homme doivent être insérés dans tout notre composé humain, mais aussi les leçons du Memrà demeuré Verbe dans la chair et le sang.

« Nous pouvons alors « oraliser » quotidiennement dans toute sa plénitude palestinienne ce qu'il nous fait demander dans la prière qu'il nous a laissée :

*Le pain de nous qui est venant,  
donne-le à nous au jour présent.*

« Tous les jours, nous aurons « mangé » l'Enseigneur et nous aurons « mangé » l'Enseignement. »<sup>32</sup>

---

<sup>31</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 12 avril 1944, 21<sup>ème</sup> cours, *Le composé humain qui est la chair et le sang*, pp. 373-374.

<sup>32</sup> Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, pp. 110-113.

### Chair et Sang = l'être privé de Dieu

Le couple chair et sang désigne donc la totalité de l'être humain, mais il le désigne aussi en sa qualité d'Humain pécheur, privé de l'Esprit de Dieu et donc livré à ses seules forces et ses seules lumières. En effet, à l'origine, Dieu a insufflé dans les narines du Terreux, un souffle qui est une participation créée et une manifestation sensible du Souffle incréé qui est l'Esprit-Saint. Grâce à ce souffle, le corps du Terreux était une « une âme, une *psychè*, vivante et parlante », autrement dit, le corps du Terreux était un corps psychique appelé à devenir corps pneumatique, grâce à la connaissance progressive de Dieu à laquelle le Terreux était appelé, sous l'action de l'Esprit-Saint. Comme dit l'apôtre Paul :

« Le premier humain, Adam, devint vers une *psychè* vivante,  
le dernier Adam vers un *pneuma* vivifiant.  
Mais pas d'abord le pneumatique,  
mais le psychique,  
ensuite le pneumatique. »  
(1 Co 15, 45-46)

Par suite du péché originel, cette participation du Souffle humain au Souffle de Dieu s'est interrompue, avec une double conséquence : d'une part, le corps psychique du Terreux est devenu un corps de chair, un corps sarcotique ; d'autre part, d'autre part, Dieu décide de ne pas laisser indéfiniment son souffle dans l'Humain, et c'est la mort. C'est le sens de ce verset biblique, où Dieu parle de l'Humain avant le Déluge :

« Et Adonaï a dit :  
Mon souffle ne restera pas dans l'homme,  
pour toujours,  
dans leur erreur,  
lui il est de chair. »  
(Gn 6, 3)

« Dieu est lumière » nous dit l'évangéliste Jean (1 Jn 1, 5), c'est-à-dire que Dieu est Conscience et Intelligence. Le passage progressif du corps psychique de l'Humain vers un corps pneumatique par la connaissance progressive de Dieu correspondait à une divinisation, « une participation à la nature divine », comme dit l'apôtre Pierre (2 P 1, 4), et donc une participation à l'état de lumière. A son achèvement, le corps pneumatique est un corps lumineux. Le péché, en faisant régresser le corps psychique de l'Humain vers un corps sarcotique, lui fait perdre cette qualité lumineuse.

C'est ce que nous enseigne l'exégèse rabbinique. En jouant sur les mots *or* (lumière) et *o'r* (peau), elle interprète le verset : « YHWH fait à l'homme des vêtements de peau » en comprenant « YHWH donne à l'homme la peau pour vêtement » expliquant que par le péché l'Humain cesse d'être lumière (**or**) et devient peau (**o'r**), et devient carne.

« Alors leurs yeux à tous deux s'illuminèrent  
et ils connurent qu'ils étaient nus,  
car ils avaient été dénudés du vêtement de splendeur,  
avec lequel ils avaient été créés,  
et ils voyaient leur honte. »  
(T Gn 3, 6-7, Add. 27031)



« YHWH Elohim fit pour Adam et sa femme  
des vêtements de gloire avec la peau du serpent qu'il lui avait enlevée,  
pour mettre sur la peau de leurs corps,  
à la place des splendides (vêtements) dont ils avaient été dépouillés,  
et il les en revêtit. »  
(T Gn 3, 21, Add 27031)

« Selon un commentaire traditionnel, Adam possédait initialement un vêtement de lumière, une sorte d'épiderme lumineux qui serait tombé avec le péché découvrant son derme et par conséquent sa nudité.

« La Bible dit en effet que Dieu fit pour Adam et Eve des tuniques de peau afin de cacher leur nudité. Or le mot peau - O'R - est très proche du mot lumière : OR. Voilà pourquoi Rabbi Méir enseignait que les vêtements de lumière originels s'étaient transformés en vêtements de peau. L'homme est nu parce qu'il n'est plus transparent mais véritablement *incarné*. »<sup>33</sup>

#### **Chair et Sang = les pensées humaines**

Du coup, la chair et le sang en désignant la condition de l'Humain tout entier coupé de l'Esprit de Dieu, en vient à désigner l'ensemble de ses pensées humaines non éclairées par l'Esprit de Dieu. De ce fait, la chair et le sang ont une résonance pédagogique et s'opposent, dans certains textes, à l'Abbâ-Enseigneur :

« Quand Kêphâ dit (à Iéshoua) : « Tu es le Meshihâ, le fils du Dieu vivant », Rabbi Iéshoua répond :

*Heureux es-tu Simon bar Ionâ  
car ni la chair et le sang  
point m'ont révélé à toi  
mais mon Abbâ des Shemayyâ  
révéla à toi.*

« Voilà une splendide définition par opposition : la Chair et le Sang, c'est l'homme vivant et enseignant. En face l'Abbâ des Shemayyâ qui est le Dieu vivant et enseignant. Nous avons là la plus belle définition qui va nous servir : c'est que la Chair et le Sang, c'est l'Instructeur vivant bilatéralisé et unifié. »<sup>34</sup>

Cette chair et ce sang défigurés, engendrant des pensées humaines, s'opposent aux pensées de Dieu :

« La chair et le sang ne peuvent nourrir que malice. »  
(Si 17, 31)

« La chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu. »  
(1 Co 15, 50)

Et c'est la raison pour laquelle l'apôtre Paul oppose constamment, dans ses épîtres, la chair à l'esprit :

« En effet, ceux étant selon la chair,

<sup>33</sup> Josy EISENBERG et Armand ABECASSIS, *Et Dieu créa Ève, A Bible ouverte II*, Albin Michel 1979, p. 314.

<sup>34</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 12 avril 1944, 21<sup>ème</sup> cours, *Le composé humain qui est la chair et le sang*, pp. 373-374.

quant aux choses de la chair se comportent,  
au contraire, (ceux) selon l'esprit,  
quant aux choses de l'esprit (se comportent).  
En effet, le comportement de la chair mort,  
au contraire, le comportement de l'esprit vie et paix.  
C'est pourquoi le comportement de la chair  
ennemie contre Dieu,  
en effet, à la Tôrâh de Dieu, elle n'est pas soumise,  
elle ne le peut même pas ;  
ceux étant dans la chair,  
à Dieu ne peuvent plaire. »  
(Rm 8, 5-8)

« Lorsque nous étions dans la chair,  
les passions des péchés, par le moyen de la Tôrâh, étaient à l'œuvre  
dans nos membres pour porter du fruit pour la mort. »  
(Rm 7, 5)<sup>35</sup>

Nous le voyons bien dans l'Évangile, où après que Rabbi Iéshoua a béatifié Pierre d'avoir été enseigné par le Père des Cieux, il le rabroue presque aussitôt et durement, parce que celui-ci essaie de le détourner de sa Passion :

« Pierre le tirant à lui,  
se mit à le morigéner en disant :  
« Dieu t'en préserve, Seigneur !  
Non, cela ne t'arrivera pas ! »  
Mais (Jésus) se retournant,  
dit à Pierre :  
« Passe derrière moi, Satan !  
tu me fais obstacle,  
car tes pensées ne sont pas celles de Dieu  
mais celles des hommes ! ». »  
(Mt 16, 22-23)

Or c'est précisément cette condition de la chair et du sang, c'est-à-dire d'Humain livré à ses pensées humaines, que le Verbe vient assumer, en se faisant non pas homme, mais en devenant chair :

« Et le Verbe devint chair. »  
(Jn 1, 14)

L'épître aux Hébreux nous explique que le Dieu-Homme devait assumer cette condition de chair et de sang, pour affranchir tous les Humains :

« Puisque donc les enfants avaient en commun la chair et le sang  
lui aussi y participa pareillement  
afin de réduire à l'impuissance, par sa mort,  
celui qui a la puissance de la mort  
c'est-à-dire le Diable  
et d'affranchir tous ceux qui, leur vie entière,

---

<sup>35</sup> Cf. la note b de la Bible de Jérusalem à propos de Rm 7, 5, p. 1634 dans l'édition de 1974.

étaient tenus en esclavage par la crainte de la mort

...

En conséquence il a dû devenir en tout semblable à ses frères. »  
(He 2, 14-18)

Mais si le Verbe est venu pour assumer la chair et le sang, c'est afin que le corps sarcotique redevienne corps pneumatique et donc corps lumineux. C'est cette transformation qui est annoncée par la Transfiguration de Rabbi Iéshoua et réalisée par sa Passion-Résurrection.

## 2.2 La chair et le sang transfigurés

Nous venons de voir que, par le péché originel, l'Humain est devenu chair en perdant son vêtement de lumière. Mais ce vêtement de lumière est appelé à nous être rendu, comme Rabbi Iéshoua nous le promet :

« La lampe du corps,  
c'est l'oeil.  
Si donc ton oeil est simple,  
tout ton corps sera lumineux. »  
(Mt 6, 22)

Ce corps de lumière nous est manifesté par la Transfiguration de Moïse et par la Transfiguration de Iéshoua.

### La transfiguration de Moïse

La Transfiguration de Iéshoua est une évidente bilatéralisation de la Transfiguration de Moïse (Ex 34, 29-35) :

#### Moïse

...lorsque Moïse redescendit de la montagne...  
...la peau de son visage rayonnait...  
...parce qu'il avait parlé avec lui...  
...ils n'osaient l'approcher...

#### Iéshoua

...sur une haute montagne...  
...son visage resplendit comme le soleil...  
...pendant qu'il priait...  
...saisis de frayeur...

Quelles sont les causes de la Transfiguration de Moïse ?

Ce n'est certainement pas parce que Moïse aurait vu Dieu. Moïse n'a jamais vu Dieu puisque

« Dieu, nul ne l'a vu, jamais. »  
(Jn 1, 18)

C'est bien parce qu'il ne voyait pas Dieu que Moïse éprouve le besoin de le voir, mais Dieu lui refuse la vision de sa face, Moïse ne voit que le dos de Dieu :

« Il lui dit :  
« Fais-moi de grâce voir ta gloire ».  
Et il dit :  
« Je ferai passer devant toi toute ma beauté  
et je prononcerai devant toi le nom de YHWH.  
Je fais grâce à qui je fais grâce

et j'ai pitié de qui j'ai pitié.  
 Mais il dit :  
 « Tu ne peux pas voir ma face,  
 car l'homme ne peut me voir et vivre. »  
 YHWH dit encore :  
 « Voici une place près de moi ;  
 tu te tiendras sur le rocher.  
 Quand passera ma gloire,  
 je te mettrai dans la fente du rocher  
 et je te couvrirai de ma main  
 jusqu'à ce que je sois passé.  
 Puis j'écarterai ma main  
 et tu verras mon dos;  
 mais ma face,  
 on ne peut la voir. »  
 (Ex 33, 18-23)

Plus loin, l'auteur sacré nous montre quelle est cette « vision du dos de Dieu » : c'est une **audition**.

« Il (Moïse) invoqua le nom de YHWH.  
 YHWH passa devant lui  
**et il cria:**  
 « YHWH, YHWH, Dieu de tendresse et de pitié,  
 lent à la colère,  
 plein de grâce et de vérité;  
 qui garde sa grâce à des milliers,  
 tolère faute, transgression et péché  
 mais ne laisse rien impuni  
 et châtie les fautes des pères sur les enfants et les petits-enfants,  
 jusqu'à la troisième et la quatrième génération ». »  
 (Ex 34, 5-9)

La face, c'est étymologiquement le côté de l'Humain qui *fait*, qui *agit* : c'est le côté de l'expression globale. Le dos, c'est ce qu'on perçoit d'un Humain qui s'exprime globalement, vu de dos : c'est uniquement l'expression laryngo-buccale. Il y a, dans ce texte, un enseignement capital. Ici-bas, Dieu est pour nous l'Invisible. Ce n'est donc pas par l'œil que nous l'atteignons **mais par l'oreille**, et donc, par conséquent, **par la bouche qui fait retentir la Parole** :

« « *Oui, toute proche de toi est la parole,  
 elle est dans ta bouche et dans ton cœur  
 (pour la faire) ».*  
 Celle-ci est la parole de la foi  
 que nous **proclamons**.  
 Si tu **professes dans ta bouche** le Seigneur Jésus  
 et que tu crois dans ton cœur  
 que Dieu l'a ressuscité des morts,  
 tu seras sauvé.  
 De cœur, en effet, on croit en vue de la justice,  
**de bouche**, d'autre part, on **professe** en vue du salut. »  
 (Rm 10, 8-10)

« Saint Bernard enseigne en effet, s'appuyant sur les Écritures, que « dans les choses de la foi et pour connaître le vrai, l'ouïe est supérieure à la vue »<sup>36</sup>. Entré par l'ouïe, le mal avait brouillé la vue; par le même chemin, si nous ouvrons l'oreille, le remède Verbal peut la régénérer<sup>37</sup>. Et Saint Bernard ajoute : « Vous devez savoir que le Saint Esprit, pour faire avancer une âme dans la spiritualité, recourt à la même méthode : il éduque l'ouïe avant de réjouir la vue. *Écoute, ma fille*, dit-il, *et vois* (Ps 44, 2). Pourquoi vous efforcer de voir ? Il faut tendre l'oreille. L'ouïe, cependant, nous restituera la vue, si notre attention est pieuse, fidèle et vigilante. Seule l'ouïe atteint à la vérité parce qu'elle perçoit le Verbe. Et donc : Il faut éveiller l'ouïe et l'exercer à recevoir la vérité. » »<sup>38</sup>

Si donc Moïse n'est pas transfiguré par la vision de Dieu, quelle est donc la cause de cette transfiguration ? Moïse est transfiguré parce qu'il est « à l'école de Dieu ». Le texte d'Ex 34, 29 est explicite :

« Moïse ne savait pas que rayonnait la peau de sa face  
quand il parlait avec lui (Dieu). »

Or cette conversation n'a rien de banal. Le contexte (v. 31, 32, 34) montre qu'il s'agit de la transmission de la Tôrâh. C'est la mémorisation de la Parole de Dieu qui transfigure le visage de Moïse. Moïse est transfiguré parce qu'il est instruit directement par Dieu :

« S'il y a parmi vous un prophète,  
c'est en vision que je me révèle à lui,  
c'est dans un songe que je lui parle.  
Il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse :  
toute ma maison lui est confiée.  
Je lui parle face à face,  
dans l'évidence, non en énigmes,  
et il voit la forme (hébreu) [la gloire (grec)] de YHWH. »  
(Nb 12, 6)

« YHWH parlait à Moïse face à face,  
comme un homme parle à son ami. »  
(Ex 33, 11)

C'est ce que confirme l'apôtre Paul quand il dit que c'est à cause de la gloire du ministère de mort, gravé en lettres sur la pierre (=Tôrâh), que le visage de Moïse resplendissait :

---

<sup>36</sup> Saint Bernard, *Œuvres mystiques, sermon XXVIII*, Editions du Seuil, Paris, 1953, traduction d'Albert Béguin.

<sup>37</sup> Id., p. 341: « Il eût certes été digne de la vérité d'entrer en nous par ce hautes fenêtres que sont nos yeux, mais c'est là un privilège réservé à plus tard, lorsque nous contemplerons Dieu face à face. Aujourd'hui, le remède doit passer par la voie où s'est glissé le mal, et la vie suit les traces mêmes de la mort, comme la lumière vient sur les pas de la nuit, et l'antidote de la vérité emprunte le canal où fut introduit le venin du serpent. La vérité doit venir ainsi guérir l'œil afin qu'il puisse voir à nouveau ce que sa vision brouillée ne perçoit plus. L'oreille s'ouvre la première à la vie, parce qu'elle fut la première porte de la mort ; l'ouïe qui trouble notre vue doit lui rendre sa clarté, car si nous ne commençons par croire, nous ne comprendrions pas. L'ouïe tient donc du mérite et la vue de la récompense. Le Prophète dit dans ce sens : Tu donneras à mes oreilles, la joie et la consolation (Ps 50, 10), c'est-à-dire que la vision béatifique doit être la récompense d'une ouïe attentive, dont le mérite nous vaudra la vision. »

<sup>38</sup> Hubert LARCHER, *L'acoustique cistercienne et l'unité sonore*, 1968, p. 5.

« Si le ministère de mort gravé en lettres sur la pierre  
a été d'une gloire telle que les Israélites  
ne pouvaient fixer le visage de Moïse,  
à cause de la gloire, pourtant passagère, de ce visage... »  
(2 Co 3, 7)

#### **La transfiguration de Rabbi Iéshoua**

En conséquence, puisque la transfiguration de Rabbi Iéshoua est visiblement la bilatéralisation de celle de Moïse, nous en comprenons mieux le sens. Comme Moïse est transfiguré, parce qu'il est instruit par Dieu, de même Iéshoua est transfiguré, parce qu'il est, lui aussi, Instruit par Dieu :

« la connaissance de (la) gloire (de Dieu)  
qui rayonne sur le visage du Christ. »  
(2 Co 4, 6)

C'est ce que confirme la voix du Père qui qualifie Iéshoua de « Fils bien aimé » :

« Celui-ci est mon Fils bien-aimé,  
en qui je suis comblé :  
écoutez-le ! »  
(Mt 17, 5)

Cette interprétation du « Fils bien aimé qu'il faut écouter », comme instruit par excellence envoyé pour instruire, est également confirmée par Luc, qui nous donne la formule :

« Celui-ci est mon Fils, l'Elu :  
écoutez-le ! »  
(Lc 9, 35)

Or cet « Elu » nous renvoie à Is 42, 1-4, où il apparaît clairement que cet Elu est un enseigneur, un régulateur :

« ...pour qu'il apporte aux nations le droit... »  
« ...les îles attendent ses instructions... »

C'est aussi pourquoi viennent lui rendre témoignage les deux régulateurs, par excellence, de l'Ancien Testament : Moïse pour la Tôrah, Élie pour les prophètes.

Mais la Transfiguration de Iéshoua est supérieure à celle de Moïse. En effet, seul le visage de Moïse est transfiguré tandis que c'est le corps entier de Rabbi Iéshoua qui est transfiguré et même ses habits. Cela manifeste que l'instruction reçue par Rabbi Iéshoua est supérieure à celle de Moïse. En effet, Moïse est un homme qui reçoit la Parole, alors que Rabbi Iéshoua est la Parole même de Dieu devenue chair. Voilà pourquoi Moïse n'est transfiguré que de visage, lieu du rejeu laryngo-buccal, alors que Iéshoua est transfiguré tout entier dans son corps, lieu du rejeu laryngo-buccal et corporel-manuel.

En conséquence, l'enseignement que Rabbi Iéshoua transmet, accomplit et éclipe celui de Moïse. A l'apôtre Pierre, qui proposait de planter trois tentes, c'est-à-dire trois

« maisons d'étude »<sup>39</sup>, une pour chacun des trois enseignants : Moïse, Elie et Iéshoua, le Père des Cieux répond en ne laissant plus que **Iéshoua seul**.

D'autres notations de ces textes de la Transfiguration, par la résonance avec d'autres textes bibliques, confirment également cette interprétation pédagogique de la Transfiguration que nous développons ici :

**Comme le Soleil**

« Il fut transfiguré devant eux ;  
son visage brilla comme le Soleil. »  
(Mt 17, 2)

Il est intéressant de noter que le Psaume 19 (18) voit, dans le Soleil, un analogème de la Torâh. La Transfiguration est donc la manifestation de Rabbi Iéshoua, en tant que Tôrâh incarnée.

**Blanc plus que la neige**

Trois textes à rapprocher, conformément au principe des dominos formulaires mis en évidence par Marcel Jousse :

« Ses vêtements devinrent blancs comme la lumière (variante : comme la **neige**). »  
(Mt 17, 2)

« Purifie-moi avec l'hysope et je serai **pur** ;  
lave-moi et je serai blanc, plus que la **neige**. »  
(Ps 50, 9)

« Déjà vous êtes **purs**  
grâce à la Parole que je vous ai fait entendre. »  
(Jn 15, 3)

C'est la Parole qui purifie et lave, rendant blanc comme la neige. Si donc les vêtements de Iéshoua sont blancs comme la lumière ou la neige, c'est parce que, comme Moïse transfiguré par l'écoute de la Parole, Iéshoua est lui aussi à l'école de l'Abbâ.

Entre parenthèses, pour cette question des vêtements « blancs comme la lumière » ; il est intéressant de faire un rapprochement entre les formules des Évangiles et cette formule du Livre d'Énoch :

Lc 9, 29 L'aspect de son visage devint autre soleil et son vêtement d'une blancheur éclatante.	Mc 9, 3 Et il fut transfiguré devant eux et ses vêtements devinrent éclatants si blancs qu'aucun foulon sur la terre ne peut blanchir de la sorte.	Mt 17, 2 Son visage brilla comme le ses vêtements devinrent blancs comme la lumière.
	Enoch 14, 20 La grande gloire siégeait sur ce trône et son vêtement était plus brillant que le soleil	

<sup>39</sup> Les targoûms de Genèse traduisent systématiquement le mot « tente » par le mot « maison d'étude ».

et plus blanc que toute neige.

Il est manifeste, par le contexte, que Enoch 14, 20 décrit Dieu. Il y a, bien sûr, formulisme mais, bien au-delà, une affirmation de la divinité du Christ.

*Ils virent sa Gloire (Lc 9, 32)*

Concrètement, dans le milieu palestinien, le mot « gloire » signifie « poids ». Il désigne aussi toute la « mécanique » du Sinaï où se manifeste le « poids » de Dieu : éclairs, tonnerre, feu, flammes, fumée. Il désigne plus particulièrement la voix fracassante et terrible de Dieu :

« Moïse parlait  
et Dieu lui répondait par des coups de tonnerre. »  
(Ex 19, 19)

Au Psaume 28, après la description du tonnerre de la voix, vient :

« Dans son Temple, tout crie : Gloire. »

« La Gloire pleine de majesté lui transmet une telle Parole... »  
(2 P 1, 17)

Le tonnerre est souvent considéré comme la voix de Dieu. Peut-être a-t-on alors les équivalences : gloire = tonnerre = voix de Dieu = Parole de Dieu = Tôrâh.

« La Gloire, c'est la Tôrâh en tant qu'elle donne la gloire dans le milieu pédagogique. »<sup>40</sup>

« Vous scrutez les Écritures (la Tôrâh)  
car vous pensez en elles  
avoir la Vie durable.  
Et elles sont témoignant de moi  
et point vous ne voulez venir vers moi  
pour avoir la Vie éternelle.  
La gloire (la Tôrâh) de la part des hommes  
point ne la reçois.  
Mais la gloire (la Tôrâh) de la part d'Elâhâ  
je la reçois.  
Mais je sais que l'amour d'Elâhâ  
point vous ne l'avez en vous.  
Je suis venu au nom de l'Abbâ  
et point vous ne m'avez reçu.  
Si un autre vient au nom de lui-même  
vous le recevez.  
Comment serez-vous capables de croire  
vous qui la gloire des uns et des autres  
recevez  
et la gloire de l'Unique de Dieu  
point ne recevez ? »  
(Jn 5, 39-44, traduction Jousse)

---

<sup>40</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 7 janvier 1934, 7<sup>ème</sup> cours, *Le décalque hellénistique des parallélismes*, p. 154.



Ceux qui sont instruits par la gloire de Dieu participent donc tout naturellement à cette gloire. Ce fut le cas de Moïse :

« Or, si le ministère de la mort,  
gravé en lettres sur des pierres,  
a été entouré d'une telle gloire  
que les fils d'Israël ne pouvaient fixer les yeux sur le visage de Moïse  
à cause de la gloire de son visage, pourtant passagère,  
comment le ministère de l'Esprit n'en aurait-il pas davantage ? »  
(2 Co 3, 7)

C'est aussi le cas des chrétiens :

« Et nous tous qui, le visage découvert,  
réfléchissons comme en un miroir la gloire du Seigneur,  
nous sommes transformés en cette même image,  
allant de gloire en gloire,  
comme de par le Seigneur,  
qui est Esprit. »  
(2 Co 3, 18)

A contrario, ceux qui pèchent, sont privés de cette gloire :

« Tous ont péché  
et sont privés de la gloire de Dieu. »  
(Rm 3, 23)

#### **La chair et le sang ressuscités**

Cette gloire de Dieu, manifestée de façon toute passagère par la Transfiguration de Iéshoua est appelée à nous être rendue par la Résurrection de la chair dont la Transfiguration n'est qu'une annonce.

« Il en est ainsi pour la résurrection des morts :  
ce qui est semé dans la corruptibilité,  
ressuscite dans l'incorruptibilité ;  
ce qui est semé dans la misère,  
ressuscite dans la gloire ;  
ce qui est semé dans la faiblesse,  
ressuscite dans la puissance ;  
ce qui est semé corps régi par soi-même,  
ressuscite corps régi par le Souffle.  
S'il est un corps régi par soi-même,  
il est aussi un corps régi par le Souffle.

C'est ainsi qu'il est écrit :

Et fut le premier homme Adam un être vivant,  
le dernier Adam, un être vivifiant.  
Mais pas d'abord le régi par le Souffle,  
mais le régi par soi-même,  
ensuite le régi par le Souffle.  
Le premier homme tiré de la terre, terreux,  
le second homme tiré du ciel, (céleste).  
Tel le terreux,

tels aussi les terreux,  
et tel le céleste,  
tels aussi les célestes ;  
et de même que nous avons porté l'icône du terreux,  
nous porterons aussi l'icône du céleste. »  
(1 Co 15, 42-49)

### **Chair et Souffle**

Cette résurrection de la chair, c'est le Souffle qui en est l'auteur. C'est pourquoi au couple formulaire chair et sang, l'apôtre Shaoûl de Giscala substitue souvent dans ses épîtres le couple tout aussi formulaire : chair et souffle.

« ...au sujet de son Fils,  
issu de la **lignée de David selon la chair**,  
établi **Fils de Dieu** avec puissance selon le **Souffle de sainteté**,  
dès la résurrection des morts... »  
(Rm 1, 3-4)

Ceci va nous aider à comprendre cette parole de Rabbi Iéshoua :

« Le souffle est le vivifiant,  
la chair ne sert de rien.  
Les paroles que moi j'ai récitées à vous,  
souffle elles sont  
et vie elles sont. »  
(Jn 6, 63)

qui semble contredire ce que Iéshoua venait de dire auparavant :

« Si vous ne mâchez pas la chair du Fils de l'homme,  
et si vous ne buvez pas son sang,  
vous n'aurez pas la vie en vous. »  
(Jn 6, 53)

Iéshoua nous enseigne ici que Sa Chair ne peut vivifier que si elle est animée par le Souffle qui seul fait vivre. Pour Rabbi Iéshoua donc, donner sa chair et son sang à manger et à boire suppose irrémédiablement la Résurrection de cette chair et de ce sang et donc aussi le sacrifice de la Croix qui en est le chemin obligé. Voilà pourquoi Iéshoua parle de chair livrée et de sang versé au moment où il se donne à manger et à boire à ses apprenants. Eucharistie, d'une part, et Croix et Résurrection, d'autre part, sont indissolublement liées.

Mais Iéshoua nous rappelle aussi que ce Souffle, c'est son enseignement oral qui le donne. La Chair seule ne peut vivifier sans le Souffle, or ce sont ses Paroles qui sont Souffle et qui sont vie. Il ne suffit donc pas de manger la chair et le sang de l'enseignant, il faut encore et d'abord manger son enseignement. C'est donc l'affirmation de la complémentarité des deux manducations : celle de la Parole et celle de la Chair et du Sang :

« Si bien que nous, anthropologiste, nous nous trouvons devant un problème qui n'a jamais été touché. Vous avez des fidèles qui vont communier chaque matin et qui ont négligé de mémoriser cela, c'est-à-dire de manger l'Intelligence avant de manger celui qui est l'auteur de l'Intelligence. Et vous avez cette vivisection dont nous souffrons tous : d'un côté, les protestants, avertis sur

l'intelligence des textes mais qui ont perdu la base : la manducation du Pain vivant et vivifiant ; et de l'autre côté, les catholiques qui ont perdu l'intelligence des textes, mais peu leur importe, ils ont la mystique ! Et ils sont maintenant dans cet état effarant et satisfait de quelqu'un qui ne sait rien, absolument rien de la Parole, de la grande Parole révélée et qui font en soi un geste formidable : ils reçoivent et mangent le Pain vivant...

« Et devant cela, je répéterais volontiers la grande parole de celui qui a été crucifié en face des maîtres religieux de sa nation :

*Seigneur, pardonnez-leur,  
ils ne savent pas ce qu'ils font ! »*<sup>41</sup>

### **2.3 La chair et le sang crucifiés**

Nous venons d'affirmer qu'Eucharistie, d'une part, et Croix et Résurrection, d'autre part, sont intimement liées, puisque la chair de Rabbi Iéshoua ne peut vivifier que si elle est animée du Souffle qui fait vivre. Or ce Souffle ne saurait être donné tant que Rabbi Iéshoua n'est pas ressuscité :

« Il n'y avait pas encore de Souffle  
parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. »  
(Jn 7, 39)

Si l'Eucharistie est indissociable de la Croix et de la Résurrection, l'Eucharistie ne serait-elle pas un mimodrame qui rend présent le sacrifice de la Croix ? L'apôtre Paul nous le confirme :

« Chaque fois en effet que vous mangez ce pain  
et que vous buvez cette coupe,  
vous annoncez la mort du Seigneur,  
jusqu'à ce qu'il vienne. »  
(1 Co 11, 26)

Et Rabbi Iéshoua nous le signale en précisant :

« ... mon corps donné pour vous...  
... mon sang versé pour vous... »

#### **Une mort sacramentelle**

Comme tout mimodrame efficace qui rend présent ce qu'il signifie, le mimodrame du pain et du vin, pour rendre présent le sacrifice de la Croix, doit constituer une action symbolique, en rapport logique avec le signifié. Nous pensons que cet acte symbolique est réalisé par la séparation sacramentelle de la chair et du sang. La chair de Iéshoua est rendue présente par le pain, le sang de Iéshoua est rendu présent par le vin, la séparation des espèces accomplissant la séparation de la chair et du sang.

N'oublions pas en effet que la chair et le sang signifie l'Humain tout entier, par leur union physiologique et que la chair vidée de son sang signifie et réalise la mort de l'Humain. Or ce n'est pas une distraction de Dieu, non plus, que la mort de Iéshoua ait été sanglante, et qu'il soit mort, à la fois, par asphyxie, tétanisation et perte de sang.

---

<sup>41</sup> Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie*, 13 mars 1944, 17<sup>ème</sup> cours, *Le mimodrame de la chute de l'Homme*, p. 329.

La chair eucharistique séparée du sang eucharistique est donc bien le mimodrame symbolique, en étroit rapport logique avec le genre même de la mort de Rabbi Iéshoua. En le signifiant globalement, par geste mimodramatique, il le rend donc sacramentellement présent, ici et maintenant. Nous disons bien « présentification = rendre présent » et non « réitération », comme nous reproche de le croire les protestants. Le temps sacré est un éternel présent. Ce qui a été accompli dans le Dieu-Homme *in illo tempore*, en ce temps-là qui appartient à notre passé, nous est rendu éternellement présent par l'action mimodramatique sacramentelle et c'est grâce à cette présentification que nous pouvons entrer en participation de ce qui a été accompli dans le Dieu-Homme :

« (Le mystère est) une action sacrée et culturelle, dans laquelle une œuvre rédemptrice du passé est rendue présente sous un rite déterminé ; la communauté culturelle en accomplissant ce rite sacré, entre en participation du fait rédempteur évoqué et acquiert ainsi son propre salut. »<sup>42</sup>

En effet, ce qui nous sauve, ce ne sont pas les souffrances et la mort du Dieu-Homme en tant que telles, mais les mimèmes de ce Dieu-Homme, c'est-à-dire les états intérieurs qu'il a connus et vécus à travers ces souffrances et cette mort. Ce à quoi nous rend présents la mort sacramentelle de la chair et du sang séparés, c'est moins à la présence objective au pied du Calvaire qu'à la présence subjective des mimèmes du Dieu-Homme. C'est l'intussusception mimismologique des mimèmes du Dieu-Homme, que constitue cette mort sacramentelle, qui nous sauve, en modifiant progressivement nos propres mimèmes. En présence de cette mort sacramentelle, nous devons, dans la foi, nous laisser envahir par les mimèmes du Dieu-Homme.

Ces mimèmes consistent, non à subir ou à résister aux souffrances atroces de la Passion, mais à assumer pleinement, dans une acceptation totale, ce qui constitue, en cet instant, la volonté du Père. Le péché consiste à subir la vie au lieu de l'assumer parce que nous voulons mener notre vie à notre guise au lieu de la recevoir de Dieu. Nous résistons au lieu de vivre pleinement cet ici et ce maintenant où nous sommes, cet ici et ce maintenant qui sont la volonté de Dieu sur nous.

#### **Une résurrection-ascension sacramentelle**

Si la mort du Dieu-Homme est signifiée symboliquement par la séparation des espèces du pain et du vin qui deviennent sacramentellement la chair et le sang du Dieu-Homme, sa résurrection nous semble signifiée symboliquement, à la fin de la prière eucharistique, par le fait que le célébrant rassemble le pain au-dessus du calice, rétablissant ainsi symboliquement l'unité de l'être humain, et son ascension, qui fait partie intégrante de notre rédemption, par le fait que célébrant élève pain et vin réunis, en récitant la doxologie : « Par lui, avec lui et en lui, à toi, Dieu le Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire, pour les siècles des siècles ».

Rappelons que la résurrection du Dieu-Homme n'est pas simplement le retour à la vie terrestre, mais un changement d'état de son corps humain, un passage du corps de chair à celui de corps pneumatique. Il s'agit donc d'un éveil à une nouvelle vie, celle de l'Esprit de Dieu qui rétablit pleinement le Dieu-Homme dans sa condition de Fils de Dieu (Cf. Rm 1, 4). Là encore, ce à quoi nous rend participants la résurrection-ascension sacramentelle, c'est à cette transformation qui résulte d'un renouvellement de notre esprit par l'Esprit-Saint qui nous divinise en nous rendant participants de l'intelligence divine. Voilà pourquoi à cet instant où nous devenons à notre tour fils de Dieu, nous récitons le Notre Père.

---

<sup>42</sup> Dom O. CASEL, *Le mystère du culte dans le christianisme*, Le Cerf, 1946, Lex Orandi, p. 97.

## **Conclusion**

La finalité des deux Tables, celle de la Parole et celle de la chair et du sang, est de nous faire devenir le Dieu-Homme par intussusception de ses mimèmes, lesquels mimèmes ont pour finalité de transformer le corps de chair de ce Dieu-Homme, constitutif de l'état d'homme pécheur à la suite du Terreux, en corps pneumatique, constitutif de l'homme divinisé par l'intelligence divine que donne l'Esprit-Saint.